

Trajet 2018

PANAMA - 13 jours - 263 km
 COLOMBIE - 87 jours - 2 931 km
 EQUATEUR - 45 jours - 1 188 km
 PEROU - 44 jours - 1 775 km
 BOLIVIE - 34 jours - 1 471 km
 CHILI - 75 jours - 2 665 km
 Total année 2018 : 10 293 km



	à vélo
	en bus, voiture ou train
	en bateau
	en avion
	à pied



Mercredi 25 avril 2018

Info N° 1

PÉRIPÉTIES AU RETOUR

Depuis quelques années, la société italienne Selle Royal nous offre des selles. Nous leur envoyons régulièrement photos et comptes rendus. La partie métallique inférieure de nos selles commençant à rouiller, Selle Royal nous a proposé de les changer. Nous les avons ramenées dans nos bagages fin 2017.

Quelques jours avant de repartir, je déballe les selles pour les transférer dans nos sacs à dos. Je constate qu'il n'y a pas les chariots de selles, la pièce entre la selle et la tige de selle. Faute d'avoir repris dans l'instant les anciens chariots de selle, je les ai oubliés. Je m'en aperçois une fois arrivés au Panama. Nous voilà dans de beaux draps ; impossible d'installer les selles (photo 1).



1 - quelque chose ne va pas !

Le premier jour à Panama city devait être consacré à la remise en état des vélos et au rangement des sacoches. Plutôt que cela, je suis parti en centre-ville à la recherche de ladite pièce. J'ai reporté, sur un plan de ville, les magasins de vélos les plus proches de la ligne de métro : pas loin de trois kilomètres, quand même. Il m'est impossible de trouver la première adresse. Deux hommes qui me voient embarrassé tentent de téléphoner. Sans réponse, ils localisent le magasin, avec exactitude, sur leur téléphone et m'y emmènent en voiture. Le magasin est vide, il n'y a plus rien. Ils m'emmenent alors à l'autre bout de la ville, dans le plus grand magasin de vélos du Panama. Vous ne trouverez pas cette pièce, me disent-ils, c'est trop vieux ; même son de cloches dans plusieurs magasins où ils téléphonent. Il faut changer l'ensemble tige de selle/chariot. Pour cela, il faut que je retourne chercher mes tiges de selles pour avoir le diamètre exact. Je n'ai jamais eu la curiosité de regarder sous les selles des autres vélos. Il existe autant de modèles de tiges de selles ou de chariots que de fabricants de vélos, voire plus ! Ces fameuses tiges, que l'on ne touche jamais, sont indémontables à mains nues, trop oxydées. Le garagiste, en bas de l'immeuble, en viendra à bout, en 20 minutes, à l'aide de gros outils.

Deuxième voyage en ville, en partie en métro, en partie à pied. J'achète deux tiges de selles complètes (avec les chariots), à 70 USD les deux, après d'âpres négociations. Je ne vérifie pas le diamètre, les pros ont mesuré avec un pied à coulisses. De retour chez nos hôtes, il est impossible de rentrer les tiges dans le cadre. Il y a presque un millimètre de trop !

Troisième aller-retour au magasin pour rendre les tiges et me faire rembourser. Bien entendu, ils n'ont pas les tiges à la bonne dimension.

Le deuxième jour au Panama, nous allons, Isabelle et moi, en ville, avec les vélos, en les poussant, jusqu'au magasin où nous étions déjà allés avant notre retour en France, et qui semblait bien équipé : cinq kilomètres à pousser les vélos pour s'entendre dire qu'ils n'ont que des tiges en 27 ou 31 de diamètre, alors que les nôtres sont en 29,8 mm. Ils téléphonent à plusieurs autres magasins qui n'ont que du 27 ou du 31. Un seul ne répond pas. Il n'est pas trop loin, on continue la séance poussette, sous le soleil cuisant. Là aussi, ils n'ont que du 27 ou 31. Par contre ici, l'accueil est plus avenant. Outre le café offert, ils cherchent une solution pour nous dépanner. Ils finissent par trouver des tiges de selles en 28,6 mm dans un magasin de bricolage, à l'autre bout de la ville. On n'est pas tout à fait dans la même dimension, mais on n'en est pas très loin. Le magasin pense avoir la solution pour les installer. Nous faisons venir les pièces par taxi, pour 35 USD, taxes et course du taxi comprises. Reste alors à découper une canette de Coca et à passer la meuleuse (photo 2), pour fabriquer des entretoises qui combleront la différence de diamètre, pour 10 USD de main d'oeuvre.



2 - un coup de meuleuse et l'affaire s'arrange

C'était vraiment le type de pièces à ne surtout pas oublier !
La faute à qui ? la faute à Bruno !

CANAL DU PANAMA (photo 3)



3 - le canal de Panama

L'idée d'un canal reliant l'Atlantique au Pacifique (photo 4) a germé très tôt dans la tête des ingénieurs du monde entier. Dès 1529, plusieurs projets se sont succédés. Aucun n'a abouti.



4 - un passage stratégique entre l'Atlantique et le Pacifique

Ce sont les Français, qui les premiers, se lancent dans l'aventure. L'idée est lancée en 1880. Le prestige du « Grand Français » permet d'obtenir la confiance de milliers de souscripteurs privés, parmi lesquels de petites gens n'ayant jamais joué en bourse.

Les travaux débutent en 1881 et sont censés durer 8 ans.

Mais le climat et les sols ne sont pas les mêmes sous les tropiques que dans le désert égyptien (en référence à la construction du canal de Suez). La percée de la cordillère, dans la roche volcanique, avance difficilement et l'enthousiasme du début se transforme vite en amertume. Ingénieurs et ouvriers, venus des Antilles et d'Europe, supportent mal la chaleur et l'humidité, tandis que les pluies torrentielles, d'avril à décembre, provoquent des glissements de terrain dévastateurs. Mais, ce sont surtout les moustiques qui causent les plus gros dégâts en véhiculant des maladies très mal connues à l'époque : le paludisme et la fièvre jaune. On ignorait alors le rôle de l'insecte dans la transmission du mal, à tel point que, dans les hôpitaux, les pieds des lits étaient placés dans des coupelles d'eau, afin d'empêcher les fourmis et les tarentules de monter jusqu'aux malades ! Ces coupelles sont de véritables élevages à moustiques, tout comme les bassines et les citernes où l'on conserve l'eau de pluie.

Le bilan humain est très lourd : 22 000 morts (photo 5), soit plus de la moitié des ouvriers et ingénieurs présents sur le chantier.



5 - cimetière, en mémoire des nombreux Français qui ont perdu la vie en construisant le canal

Mais, plus que les fièvres, ce sont les difficultés financières de la compagnie qui vont mettre fin au chantier. Les licenciements

massifs provoquent d'importantes émeutes dans les villages ouvriers. Le matériel laissé dans la jungle rouille à grande vitesse.

En France, la corruption et le mensonge provoquent l'un des plus graves scandales politico-financiers de la III^e République : le scandale de Panama.

En 1887, le coût des travaux a englouti 1,4 milliard de francs, le double de ce qui était prévu pour l'ensemble du chantier, alors que seule la moitié de celui-ci a été réalisée. Les banques se retirent. Ferdinand de Lesseps, la tête pensante, change son fusil d'épaule et accepte enfin un canal à écluses. Il fait appel au célèbre Gustave Eiffel (la tour Eiffel est à ce moment en cours de construction). Pour le reste, il propose une nouvelle souscription publique. 85 000 souscripteurs plein d'espoir se lancent alors dans l'aventure. Les travaux prennent à nouveau beaucoup de retard. La compagnie est finalement mise en liquidation judiciaire en février 1889. Les souscripteurs sont ruinés.

Le scandale éclate en 1892 : plusieurs millions de francs ont été détournés pour financer une vaste entreprise de corruption. Des pots-de-vin ont été versés à des journalistes, des industriels, des ministres et une centaine de parlementaires. La France est salie, l'ouvrage reste associé, encore aujourd'hui, à l'un des plus gros scandales de corruption de son histoire.

Les Etats-Unis rachètent les droits de la compagnie française. Commencé en 1904, le chantier va employer 75 000 personnes, en majorité d'origine afro-antillaise, ainsi que quelques Européens.

Avant de commencer les travaux, la priorité des Américains est d'assainir la région pour ne pas reproduire le drame de l'entreprise française. Ils entreprennent une démoustication massive : pose de moustiquaires, chasse aux eaux stagnantes, fumigation et prise, à titre préventif, de quinine. Le chantier fera tout de même plus de 5 000 morts en dix ans.

Les Américains vont également construire une voie de chemin de fer pour évacuer la terre vers le Pacifique, de manière à ne pas reproduire les erreurs des Français qui rejetaient la terre de chaque côté du canal. Cette même terre qui rebouchait le canal après chaque pluie diluvienne !

Le canal est terminé en 1914.

Le canal aurait dû rester propriété américaine à tout jamais. Les grèves, les revendications, les trahisons et la haine toujours plus féroces contre les Américains en ont eu raison. Le canal sera rétrocédé au Panama au passage à l'an 2000.

Aujourd'hui, les bateaux étant de plus en plus gros (photos 6 à 9), il a fallu construire de nouvelles écluses, inaugurées en 2016, après dix années de travaux. Le canal est à présent capable d'accueillir 98% des porte-conteneurs du monde.





10 - l'autoroute franchit le canal au pont du Centenaire



6 à 8 - depuis 2016, de nouvelles écluses permettent aux plus gros bateaux de passer

À TABLE

Eux aussi passent à table, et n'hésitent pas à s'en mettre plein le bec (photos 11 et 12). Quels goinfres !



11 - séance déjeuner pour ce caracara à tête jaune



9 - passage d'une écluse



12 - ce tangara évêque aurait bien les yeux plus grands que le bec

Le canal de Panama rapporte au pays près d'un milliard de dollars. Les plus gros bateaux doivent payer jusqu'à 800 000 USD (environ 700 000 €) pour franchir le canal. Les Panaméens espèrent attirer, dans les quatre prochaines années, 20% du commerce maritime mondial, contre 5% actuellement. Ce nouvel apport pour le pays servira-t-il à aider les plus défavorisés qui ne profitent que peu de toutes ces richesses ?

Nous avons traversé le canal sur le pont du Centenaire (photo 10), sur une autoroute à 2x3 voies avec une bande d'arrêt d'urgence, beaucoup moins dangereux que sur le pont des Amériques, en 2x2 voies, sans bande.

MÉTÉO

Nous arrivons au Panama en même temps que la saison des pluies, commencée il y a une semaine, et qui devrait se terminer fin octobre. L'an passé, la saison des pluies s'est éternisée jusqu'à mi-décembre. Concernant les températures, c'est toute l'année entre 30°C et 35°C et une forte humidité, avec quelques pointes jusqu'à 40°C en saison sèche. La longue saison des pluies n'est pas un gros obstacle à la découverte de l'Amérique centrale, les averses orageuses durent d'une à deux heures, le plus souvent en début d'après-midi, avant que le soleil revienne. Deux ou trois fois dans l'année, un cyclone tropical peut prolonger l'averse pendant trois ou quatre jours.

Lundi 30 avril 2018

Info N° 2

LA VILLE DE PANAMA

Dès nos problèmes de selles résolus, nous reprenons la route. Nous commençons par rebrousser chemin pour revoir Denis, un Canadien qui nous avait reçus en décembre dernier, à La Chorrera. Nous avons eu le plaisir, cette fois-ci, de rencontrer Mali, sa femme, qui était hospitalisée lors de notre premier passage. C'est en allant à La Chorrera que nous goûtons notre première averse tropicale diluvienne, sur l'autoroute, sans aucune possibilité de trouver un abri. Nous continuons à rouler sans enfile capes ou blousons. Autant être mouillés par la pluie chaude que par la transpiration.

De retour à Panama City, nous sommes reçus chez Pdraig, Irlandais, professeur au King collège. Nous ferons une intervention au collège, dans une classe d'élèves de 14 ans, qui apprennent le français avec une jeune professeur italienne (photo 1).



1 - des élèves qui apprennent le français, au Panama, et leur professeur, au centre



2 et 3 - vues depuis le port de pêche

Depuis les années 70, la ville de Panama pousse à la verticale. Dans tous les quartiers de la ville, sortent de terre des tours de plus de 200 m de hauteur, des immeubles de 50 à 70 étages. Les vieilles maisons sont rasées les unes après les autres. La ville prend des allures de cités asiatiques (photos 2 à 9).



4 - vue depuis le parc Métropolitain



5 - vue depuis une station de métro, quand celui-ci sort de terre



6 et 7 - vues depuis le parc Ancon



8 - vue depuis notre chambre chez Padraig



11 - les tours blanches ne sont pas loin des vieux balcons



9 - vue depuis un quartier défavorisé

La population a doublé depuis 2010, pour atteindre aujourd'hui 1,780 million d'habitants. Il faut loger tout ce monde ! Une population jeune dont 50% a moins de 25 ans. Il faut aussi accueillir les investisseurs en provenance du monde entier, attirés par la bonne situation économique du pays et son quasi plein emploi, mais aussi le blanchiment d'argent (scandale des Panama Papers).

LA VIEILLE VILLE

Appelée Casco Viejo ou Casco Antiguo, la vieille ville de Panama, située sur une péninsule qui avance dans la baie, est l'endroit le plus touristique de la capitale (photos 10 et 11).



10 - la vieille ville

GROS PARESSEUX

Le paresseux passe son temps dans les arbres de la jungle, suspendu la tête en bas, ou assis sur une branche pour se reposer (photo 12). Il est bien difficile de le repérer quand il est dans un arbre, car il est perché très haut, il se confond avec son environnement et il ne fait aucun bruit puisqu'il ne bouge quasiment pas. Il peut passer sa vie dans le même arbre, passant de branche en branche, se nourrissant exclusivement de feuilles, se déplaçant d'environ 38 m en 24 h ! Il ne peut vivre qu'en forêt tropicale, là où il y a des feuilles toute l'année. Il descend à terre une fois par semaine, pour faire ses besoins. Il perd alors un tiers de son poids. C'est à terre qu'il est le plus vulnérable (photo 13), proie des ocelots, des jaguars et des aigles. Cependant, c'est surtout la déforestation qui est le facteur principal de son déclin. Quatre espèces (les plus grandes), sur les douze que compte cet animal, ont déjà disparu. Celui que nous avons eu la chance de rencontrer à terre serait bien grimpé sur nos vélos (photo 14). Cela aurait pu faire une photo intéressante, mais vu la taille des griffes, cela aurait pu causer quelques dégâts aux sacs.



12 - paresseux dans un arbre du parc Métropolitain



13 - paresseux au sol, au bord de l'autoroute



14 - envie d'une balade à vélo ?

L'AGOUTI

L'agouti est un rongeur originaire d'Amérique centrale et d'Amérique du sud. D'un poids de 4 kg et de 60 cm, il est plus gros qu'un cobaye. Il est dépourvu de queue et a les pattes arrière plus longues que les pattes avant (photo 15). L'agouti pullule dans le parc Ancon de Panama. Contrairement au parc Métropolitain (le plus grand parc urbain d'Amérique Latine), il n'y a plus de gros félins dans le parc Ancon. L'agouti n'a plus de prédateurs et se multiplie trop rapidement.



15 - agouti dans le parc Ancon

Lundi 7 mai 2018

Info N° 3

VERS LA COLOMBIE

Passer du Panama en Colombie, n'est pas de tout repos. La fameuse route panaméricaine est amputée d'un morceau. Elle ne traverse pas l'immense forêt du Darien. Il n'y a aucune route pour traverser cette forêt, repère de trafiquants de drogue et des plus grands criminels.

Il y a trois possibilités, pour se rendre en Colombie, depuis le Panama : l'avion, les gros voiliers ou les bateaux taxis.

- l'avion est exclu, il n'y a pas de vols low cost. Les avions, souvent de petites tailles, ne prennent pas toujours les vélos, si ce n'est contre un supplément qui peut être supérieur au prix passager.

- la traversée de Puerto Lindo, au nord de la ville de Panama, vers Carthagène, avec les gros voiliers transportant de 10 à 20 passagers, est la plus prisée, certainement la plus belle. Ça res-

semble plus à une croisière qu'à une traversée ; cinq jours au total, dont trois jours sur les îles San Blas pour plage et plongée. Ceux qui ont opté pour cette solution sont unanimement satisfaits. Encore heureux, car ça coûte un bras ! 600 USD (530 €) par personne, l'aller simple, sans compter un possible supplément pour les vélos et la taxe d'entrée aux îles San Blas. Un peu cher quand même !

- nous avons opté pour une traversée avec les bateaux taxis au départ de Carti.

EN ROUTE POUR CARTI

Nous avons passé la dernière nuit à Panama city dans un bel hôtel avec piscine (photo 1), offerte par un ami de Padraig (le professeur irlandais qui nous a hébergés trois nuits), qui avait une invitation qu'il n'avait pas utilisée. On en a profité au maximum. Nous ne sommes partis qu'à 11h, ce vendredi 27 avril. A midi, l'orage éclate (photo 2). Nous sommes toujours dans la banlieue de la capitale. On trouve à s'abriter devant une épicerie. Trois heures plus tard, la pluie baisse en intensité. On reprend la route sous les capes. L'état de la route, combiné à une forte circulation (photo 3) ne nous permet pas de continuer. Pas facile de trouver un hébergement en banlieue d'une grande ville. Après avoir sollicité quelques familles, deux églises, les pompiers, l'hôpital, ainsi que deux postes de police, c'est un troisième poste de police qui nous dépanne dans un dortoir lugubre (photo 4). L'occasion de constater dans quel état sont les locaux publics. Tout est dégradé, y compris le matériel. Il y a bien un lavabo et une douche, mais l'eau ne sort pas des robinets !



1- dernière nuit à Panama city dans un hôtel avec piscine



2 - l'orage nous bloque plus de trois heures



3 - pas facile d'avancer après l'orage



6 - sortie de la messe



4 - dortoir dans un poste de police

L'orage a été moins long le jour suivant. Nous avons quand même fait 48 km jusqu'à Chepo où nous sommes reçus chez les moines franciscains (photo 5). Nous avons une chambre propre, avec salle de bain privée. Nous sommes même invités à la table des huit frères franciscains, pour les repas. Il y a une fête paroissiale le dimanche. Nous sommes invités à rester pour la fête. La journée, juste après le petit déjeuner, commence par la messe (photo 6). La fête nous permet de découvrir les costumes traditionnels et les danses locales (photos 7 à 9).



7 - fête au village



5 - reçus par les moines franciscains



8 et 9 - danses locales

LA ROUTE

Vingt kilomètres de route facile, en partant de Chepo, jusqu'à la bifurcation vers Carti. Il reste 40 km de route difficile au cœur de la jungle (photo 10). Comme si le relief de la route ne suffisait pas, la pluie s'abat sur nous. Nous avons déjà monté des côtes difficiles, mais comme celles-ci, jamais ! Il faut pousser les vélos, l'un après l'autre, les pieds trempés, glissant dans les sandales. Une nouveauté dans cette aventure : il faut rester à côté des vélos dans les descentes ! Les pentes sont si fortes que les patins de freins, gorgés d'eau, ne nous ralentissent pas suffisamment pour nous permettre de descendre en toute sécurité.



10 - nous voici au cœur de la jungle et de son gigantisme

La circulation est quasi nulle sur cette route (photo 11). Nous avons tout de même trouvé deux pick-up et une bêtaillère pour nous avancer. Au total, nous avons poussé les bicyclettes environ 10 km, nous avons pédalé peut-être 6 km sur des portions moins pentues ; les 24 km restants, nous étions, avec nos vélos, à l'arrière des pick-up, sous la pluie. L'arrivée à Carti se mérite !



11 - une route bien difficile

LES KUNAS

Avant d'arriver à Carti, nous avons dû nous acquitter d'une taxe de 20 USD par personne pour entrer dans la région des San Blas, réserve protégée du peuple Kuna.

Les Kunas vivent essentiellement sur les plus grandes des 378 îles de l'archipel des San Blas. Ils ont obtenu une quasi autonomie vis-à-vis du Panama. Leur principale ressource est le commerce de la noix de coco. Leur langue natale est le kuna. Si la plupart des hommes parlent aussi l'espagnol, les femmes ne parlent que leur dialecte. Les femmes kunas portent toujours l'habit traditionnel, dont les colliers autour des jambes et des bras (photo 12). Certaines portent un anneau nasal.



12 - une femme kuna, dans sa tenue traditionnelle

Les Kunas disposent de leurs propres lois, leurs propres normes et leurs propres valeurs. Ils se protègent du tourisme de masse en limitant le nombre de places d'hébergement et en instituant, non seulement une taxe d'entrée sur leur territoire, mais aussi des taxes portuaires pour aborder chaque île. Les Kunas refusent de se faire photographier, si ce n'est contre 2 USD la photo.

TRAVERSÉE VERS LA COLOMBIE

Carti est un port sans charme. Il n'y a absolument rien, si ce n'est des lanchas (photo 13) qui emmènent les touristes sur l'île de Carti. C'est ici que se trouve un hôtel. En arrivant à Carti, il faut payer la taxe portuaire, après avoir payé la taxe d'entrée dans le territoire kuna, prendre une lancha pour l'île de Carti où il faut payer de nouveau une autre taxe portuaire. Normalement, aucun touriste ne doit passer la nuit à Carti. Nous avons tout de même obtenu l'autorisation de poser notre nouvelle tente de camping sous un abri (photo 14).



13 - les lanchas qui naviguent entre les îles



14 - notre nouvelle tente, sous un abri, au port de Carti

Il faut se lever tôt, pour que tout soit rangé à 6h30, pour un départ prévu à 7h. La lancha ne partira qu'à 9h. On nous distribue de grandes bâches plastique (photo 15). Nous comprendrons pourquoi, dès que la lancha sera partie ! Ce bateau est propulsé par deux moteurs de 75 cv et 85 cv. Il ne flotte pas, il saute de vague en vague, nous décollant les fesses des planches en bois. Il faut se cramponner d'une main et tenir la bâche plastique, avec l'autre main bras levé, pour tenter de se protéger au mieux des projections d'eau. On arrivera quand même trempés, sur l'île de Caledonia, six heures plus tard, complètement exténués. Le bateau aurait dû poursuivre jusqu'à Puerto Obaldia, mais comme nous ne sommes que trois à aller plus loin, le bateau n'ira pas plus loin ! Il faut prendre une autre embarcation à Caledonia. Comme par hasard, il n'y en a pas le jour même. Comme par hasard, le propriétaire de la barque, qui va nous emmener le jour suivant, à Puerto Obaldia, loue quelques chambres et propose le dîner. Pour notre part, nous allons monter la tente sous un abri. Il faut, là aussi, s'acquitter de la taxe portuaire et payer 5 USD par personne pour utiliser une gamelle d'eau pour la toilette.



15 - les passagers des lanchas tentent de se protéger derrière des bâches plastique

Les huttes des Kunas, sur l'île Caledonia sont en bambou, couvertes de palmes. L'intérieur est sombre, il n'y a pas de fenêtre (photo 16). Les moustiques y pénètrent librement. Les rues sont de terre et de sable (photo 17). Il n'y a aucune voiture sur cette île.



16 - les maisons kunas de l'île Caledonia



17 - les rues de l'île

Le jour suivant, le départ est fixé à 6h. Le trajet pour Puerto Obaldia dure 1h30, dans une petite barque mue par un seul moteur de 40 cv. Ça va beaucoup moins vite, c'est beaucoup moins tape-cul, mais nous serons quand même rincés à l'eau de mer. On ne nous a pas remis de bâche plastique pour cette traversée.

Puerto Obaldia est le dernier village sur la côte caraïbe du Panama, accessible seulement en bateau. Il faut se rendre au poste de police pour contrôle des passeports et fouille minutieuse des bagages. Tout est passé au peigne fin. Les sacs sont vidés les uns après les autres. Les sacs sont ouverts. Même la tente de camping sera dépliée ! C'est bien la première fois que cela nous arrive. Il faut ensuite se rendre à l'immigration pour obtenir le tampon de sortie du Panama.

Dans la foulée, nous reprenons une autre barque, mue par un petit moteur de 15 cv (photo 18) qui, après une heure de mer, va nous déposer à Capurgana, en Colombie.



18 - la barque qui nous fait passer du Panama en Colombie

L'aventure n'est pas terminée. Il n'y a aucune possibilité de quitter Capurgana autrement qu'en bateau ou en avion. Nous sommes aujourd'hui en Colombie.

Colombie



Lundi 14 mai 2018

Info N° 4

CAPURGANA

Nous arrivons en Colombie, par bateau, à Capurgana (photo 1), en même temps que nous abordons l'Amérique du sud. Au bureau de l'immigration, nous avons, en cinq minutes, nos visas gratuits pour trois mois. Nous avons alors une petite pensée pour nos amis canadiens qui doivent déboursier 80 USD par personne pour entrer en Colombie.



1 - arrivée en Colombie, à Capurgana



2 - ville baba cool, paisible, mais bruyante

Aucune route ne dessert Capurgana. On quitte Capurgana par bateau ou par avion. Un petit avion se pose ici, une fois par semaine.

Nous avons vu, sur les forums de voyageurs, qu'il y a une liaison maritime, tous les matins, pour la ville de Turbo, de l'autre côté de l'isthme. Quand nous allons acheter les billets de bateau pour Turbo, on nous annonce que le bateau ne prend pas les vélos. Nous allons nous renseigner du prix de l'immobilier, au cas où nous devrions rester ici ! On nous informe alors qu'il y a une autre compagnie maritime. Leurs bateaux se rendent à Necocli, un peu au nord de Turbo. Ils acceptent nos vélos, certes avec un supplément. L'affaire est faite, il faudra être sur le port, le lendemain pour 9h.

Capurgana est un village paisible (photo 2), d'une ambiance plutôt baba cool. Il n'y a ni voiture, ni camion ; seulement des tricycles à moteur, des motos, des vélos, des chevaux et des carrioles.

Ce serait d'ailleurs bien plus agréable sans ces assourdissantes musiques nasillardes qui sortent des magasins et des habitations. Heureusement, nous avons trouvé une chambre loin de toute cette agitation.

Nous sommes sur le port, à 9h, le jour suivant. Le bateau a pas mal de retard. Un gros orage à Necocli le bloque au port. Il n'arrivera qu'à 12h30. Les bagages sont pesés et doivent être payés au kilo. Ce n'est pas compris dans le prix du billet. Pour notre part, ayant déjà payé un bon supplément pour les vélos, il nous faudra négocier, à plusieurs reprises, pour ne pas payer un nouveau supplément pour les bagages.

Ce bateau est propulsé par trois moteurs de 300 cv (photo 3). Il ne flotte pas, il vole au-dessus des vagues ; ça décoiffe. Il n'y a pas de pare-brise (photo 4). C'est comme si on était dans une voiture, sur l'autoroute, sans pare-brise. Imaginez quand il pleut !



3 - trois moteurs de 300 cv, ça va décoiffer



4 - c'est parti

QUAND IL PLEUT

Une première nuit, à Necocli, dans un petit hôtel. On se prépare à partir quand l'orage éclate avec une violence inouïe. La pluie va tomber, avec force, toute la matinée. La ville est rapidement inondée (photo 5). Toute l'activité est stoppée. Il n'est même plus question de sortir à pied. Le parapluie devient inutile (photo 6). Il n'y a plus personne dans les rues, plus de moto, plus de voiture. Seul l'orage se fait entendre. Quelques gamins s'amuse avec leurs vélos (photo 7). Quand la pluie baisse en intensité, quand le niveau d'eau baisse, la vie reprend son cours (photo 8).



5 - l'orage inonde la ville



6 - le niveau monte inexorablement



7 - les gamins s'en amusent



8 - petit à petit, la vie reprend

L'après-midi est consacré au nettoyage des maisons et des rues de la ville. Le même scénario s'était déjà produit la veille, et se répétera plusieurs fois pendant la saison des pluies.

NORD OU SUD

Notre périple va se poursuivre vers le sud, mais dans un premier temps, nous allons nous diriger plein nord, vers Cartagena et Barranquilla. C'est de Barranquilla que nous commencerons la descente vers le sud, vers Medellin, Bogota et Cali, avant d'entrer en Equateur (photo 9).



9 - trajet prévu en Colombie

Nouveau pays, nouvelle signalisation. Nous essayons de comprendre la signification de panneaux qui nous sont jusqu'alors inconnus (photo 10). Il faut s'habituer à trouver notre place parmi la fourmilière de petites motos (photo 11). En dehors des villes, c'est plus tranquille. La Colombie, d'une superficie de presque deux fois la France, n'est peuplée que de 48 millions d'habitants.



10 - ce panneau signifie qu'il faut passer de feux de route en feux de croisement, même s'il n'y a pas de circulation



11 - il faut trouver notre place dans cette fourmilière

AVOCATS ET MANGUES

Nous arrivons en Colombie juste pour la saison des avocats et des mangues. Les étals (photos 12 et 13) sont nombreux tout le long de la route. On nous en offre souvent, parfois trop le même jour. Ces fruits doivent être mangés le jour même. Ils supportent mal le voyage à vélo. On est parfois à saturation !



12 - les avocats sont plutôt de belle taille



13 - deux variétés de mangues, toutes deux succulentes

Les perroquets verts, présents partout, apprécient également les mangues (photo 14).



14 - les perroquets en raffolent

Mercredi 23 mai 2018

Info N° 5

VOLCAN DE BOUE

A proximité de la cité balnéaire d'Arboletes, et de ses plages renommées, un étrange volcan de boue inquiète (photo 1).



1 - le volcan de boue d'Arboletes

Ce volcan, jadis à trois kilomètres de la mer, n'est plus aujourd'hui qu'à 50 m de la mer Caraïbe (photo 2). En cause, l'érosion marine. Ce volcan est toujours en activité (photo 3). Depuis quelques temps, des débordements occasionnent un déversement de boue vers la mer (photo 4). Si le volcan explose, ou si, probablement, la mer continue à éroder ses flancs, la boue causerait une énorme contamination des plages voisines. La catastrophe est imminente. Pour l'instant, il est toujours possible de descendre dans le volcan. Il est impossible de nager ou de couler dans cette boue épaisse. Il est impossible de s'enfoncer au-delà des épaules, malgré une grande profondeur (photo 5).



2 - jadis à trois kilomètres de la mer, il n'est aujourd'hui qu'à 50 m



3 - le volcan est toujours en activité



4 - suite à des débordements, il commence à se déverser dans la mer



5 - il n'est pas nécessaire de savoir nager pour s'y baigner

LA MODE DU BERMUDA

Petit à petit, alors que les shorts des femmes ne cessent de raccourcir, les shorts des hommes se sont rallongés, et se sont transformés en bermudas. Même les shorts des sportifs ont évolué dans ce sens. Les joueurs de foot, qui portaient jadis des shorts courts, portent maintenant des bermudas qui descendent aux genoux et des chaussettes qui montent aux genoux.

Dans le volcan de boue, seul Bruno portait un maillot de bain classique. Tous les hommes se baignent avec le même bermuda que celui qu'ils portent dans la rue. Plus long et bien plus lourd quand il est couvert de boue, le bermuda peine à rester à sa place. Il est inexorablement tiré vers le bas par le poids de la boue (photo 6). Tous les hommes qui sortaient du volcan de boue avaient le même problème !



6 - le poids de la boue tire le bermuda vers le bas

Le phénomène se produit également avec un pantalon, sans ceinture, dans la rue, sous la pluie (photo 7).



7 - le pantalon gorgé d'eau descend un peu plus à chaque pas

VERS CARTHAGÈNE

La route est agréable en direction de Carthagène. Les prairies, bien vertes, se succèdent, abritant nombre de bovins. Toutes les routes sont à péage (photo 8), mais toujours gratuites pour les deux roues.



8 - toutes les routes colombiennes sont à péage

En traversant la ville touristique de bord de mer de Santiago de Tolú, nous découvrons d'insolites véhicules pour transporter les touristes, rares en cette saison (photos 9 et 10).



9 - les taxis de Santiago de Tolú



10 - à la force des mollets, les vélos-taxis

Nous sommes complètement abasourdis par le son nasillard que crachent les énormes haut-parleurs plantés devant les habitations (photo 11). C'est à celui qui se fera le plus entendre. Le bruit insupportable jaillit de partout autour de nous, dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque hameau.



11 - on ne lésine pas sur la taille des haut-parleurs : il faut que ça fasse du bruit

FÊTE DES MÈRES

Dimanche 13 mai, c'est la fête des mères en Colombie. A cette occasion, c'est aussi la fête des mères mortes, c'est la fête dans les cimetières. Les tombes sont abondamment fleuries de fleurs artificielles pour l'occasion (photos 12 à 14).



12 à 14 - les cimetières du pays sont abondamment fleuries le jour de la fête des mères

Nous avons passé Carthagène. Nous sommes aujourd'hui à Barranquilla, le point le plus au nord de notre parcours en Colombie. Nous allons prendre maintenant une direction plein sud, vers Medellín.

Jeudi 31 mai 2018

Info N° 6

CARTHAGÈNE DES INDES



1 - la forteresse San Felipe de Barajas

Carthagène des Indes est une ville portuaire, au bord de la mer des Caraïbes, d'un million d'habitants, au nord de la Colombie, classée au patrimoine de l'humanité de l'UNESCO.

La ville a été fondée en 1533 par le conquistador Pedro de Heredia. Elle fut un bastion du royaume d'Espagne pendant près de trois siècles, et eut un rôle clé dans l'administration et l'expansion.

sion de l'empire espagnol. La présence de hautes personnalités espagnoles fortunées, en faisait un lieu d'activités politiques et économiques. La ville fut également un important centre de traite des esclaves et de transit de l'or, issu des pillages des empires aztèque et inca, destiné à l'Espagne.

Carthagène possède d'importantes fortifications (photo 1), bâties pour contrer les nombreuses attaques de pirates attirés par ses richesses. La ville fut plusieurs fois attaquée par les corsaires anglais et français.

La vieille ville est ceinte de 12 km de remparts. Chaque ruelle est un bonheur de couleurs, un spectacle enchanteur de murs colorés (photo 2), de vieilles portes, de vieux balcons en bois sculpté, de palais et de nombreuses églises (photos 3 à 5) qui rappellent que la conversion des Indiens au catholicisme fut l'une des grandes motivations des conquistadors.



2 - les touristes affluent à Carthagène



3 - une porte d'église monumentale



4 - les clochers fusent de partout



5 - vieux balcons de bois sculptés et clochers d'églises font tout le charme de la ville

Sur la plaza Santo Domingo, Gertrudis est bien plus photographiée que l'église (photo 6). L'œuvre de Botero, natif de Colombie, montre aux passants ses fesses volumineuses (photo 7), ses hanches proéminentes, ses cuisses bien potelées et sa poitrine généreuse (photo 8). Selon la légende, toucher les seins de Gertrudis assure de longues relations amoureuses. C'est pour cette raison que les seins de Gertrudis, polis par des milliers de mains, brillent bien plus que le reste de son corps.



6 - la sculpture de Botero, bien plus photographiée que l'église juste devant



7 - les fesses rebondies de Gertrudis



8 - toucher les seins de Gertrudis porte chance

Une grande partie de la vieille ville est interdite aux automobiles et aux motos. Seuls, les piétons et les cyclistes, y ont accès (photo 9). Voilà au moins un endroit calme en Colombie !



9 - seuls, piétons et cyclistes, ont droit de cité dans la vieille ville

A l'extrémité des remparts, la vue porte sur le quartier de Bocagrande, repère des hôtels et des plages, aussi appelé le Manhattan colombien (photo 10).



10 - Bocagrande, le quartier balnéaire de la ville

Le quartier de Getsemani, délaissé par les touristes, n'est pas moins intéressant. Les vieilles maisons, quelque peu bancales (photo 11), et les murs couverts de graffitis (photos 12 à 14) ajoutent de la couleur à la couleur des bâtiments. C'est ici que l'on rencontre les petits artisans (photo 15).



11 - une maison du quartier de Getsemani



12 à 14 - les nombreux murs peints illuminent le quartier



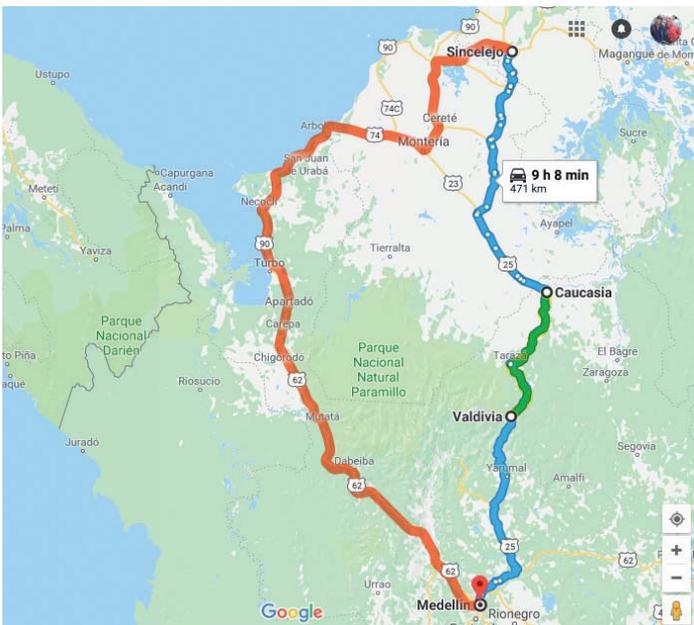
15 - c'est ici que l'on trouve les artisans de rue

Nous avons été hébergés, à Carthagène, trois nuits chez Christelle et Laurent, fraîchement arrivés de France, proposant des chambres aux membres couchsurfing et Airbnb, puis trois autres nuits dans une communauté religieuse protestante. Nous sommes maintenant sur la route de Medellín.

Jeudi 7 juin 2018
Info N° 7

ITINERAIRE BIS

En Colombie, les premières pluies de la saison 2018 ont été particulièrement intenses. Un barrage en construction, au-dessus du rio Cauca, menace de céder. Déjà 25 000 personnes ont été évacuées entre Cauca et Valdivia. L'ambassade de France avait posté, sur son site, une alerte demandant de ne pas approcher cette rivière dans ce secteur. Jusque-là, nous avions toujours le choix, de passer ou pas, à nos risques et périls. Aujourd'hui, nous n'avons plus le choix, la route 25 est fermée. Nous avons dû changer d'itinéraire (photo 1). Ce nouvel itinéraire nous rallonge de quatre à cinq jours pour arriver à Medellín. De plus, cela nous oblige à emprunter une route à risques (trafic de drogue), classée en zone rouge par l'ambassade de France, que nous voulions éviter.



1 - nouveau trajet. En bleu, le trajet initial. En vert, le secteur, le long du rio Cauca, qui pose problème. En rouge, le nouveau trajet, plus long

GASTRONOMIE COLOMBIENNE

On ne peut pas dire que la gastronomie colombienne soit parmi nos préférées. La variété n'est pas au menu. Le grand classique, chez l'habitant comme dans les petits restaurants, est une soupe dans laquelle trempe un os de viande, quelques morceaux de pommes de terre, un morceau de banane plantain et un peu de manioc. Du riz blanc accompagne cette soupe (photo 2). C'est du basique, ça ne coûte que 1 à 2 €. Au même prix, dans la rue, pour varier un peu, on peut s'offrir un morceau de poulet et des pommes de terre au sel (photo 3). On peut aussi acheter le poulet au « pollo arabe » (photo 4) : c'est un peu plus cher.



2 - un grand classique de la cuisine colombienne



3 - le menu de la rue



4 - un peu plus cher, le poulet arabe

Bien entendu, en y mettant le prix, on a un plat plus élaboré (photo 5). Nous avons dégusté ce steak chez Maru's, invités par une famille vénézuélienne (photo 6). La patronne nous voit sur la route avec nos vélos, et nous demande de la suivre. Nous avons souvent été bien accueillis par les Vénézuéliens qui fuient leur pays. Ils sont nombreux à franchir les frontières du Panama et de

la Colombie. Ceux qui ont un peu d'argent, telle la patronne de ce restaurant dont le mari est médecin, recommencent une nouvelle vie dans de bonnes conditions. Par contre, ceux qui arrivent sans rien (la majorité) galèrent sous des bâches de fortune, en périphérie des villes. De l'Amérique à l'Asie, de l'Asie à l'Europe, l'histoire se répète.



5 - il faut aller dans un restaurant luxueux pour manger correctement



6 - encore une fois, bien accueillis par des Vénézuéliens

Les saucisses ou le boudin noir, truffé au riz, changent un peu du quotidien (photo 7).



7 - un boudin noir truffé de riz et du manioc

On peut également se nourrir d'empanadas (petit chausson farci de viande, de pommes de terre ou d'œuf) ou d'arepas (galette de maïs garnie de fromage ou d'œuf, typique de Colombie et du Venezuela) à moindre coût.

On trouve de tout dans la rue colombienne. On peut s'offrir un café qui se décline en différentes saveurs (photo 8). On peut également s'offrir une glace artisanale (photo 9). Pour le pain, il faut stopper le boulanger à vélo (photo 10). Quant aux bananes, trop lourdes pour être transportées à vélo, c'est l'âne qui s'en charge (photo 11).



8 - un petit café au coin de la rue



9 - le marchand de glace vient à nous



10 - la tournée du boulanger



11 - l'âne se charge des bananes

INSOLITE

Il fait chaud, très chaud, toute l'année, dans une grande partie de la Colombie. Les shorts se vendent plus que les pantalons. Il faut alors trouver l'astuce qui fait vendre, qui fera craquer pour un autre short, différent (photo 12), même si l'armoire en est déjà pleine.



12 - nouveauté colombienne 2018

C'en est de même pour les maillots de bain. Il faut renouveler continuellement le genre (photo 13).



13 - le maillot de bain dans tous ses états

MAZAMORRA (photo 14)



14 - bouillie de maïs

Cette bouillie de maïs est très populaire en Colombie, notamment dans la région d'Antioquia. Suivant la consistance (plus ou moins de lait), elle se boit ou elle se mange avec une cuillère (photo 15), au petit déjeuner ou au dîner.



15 - se mange aussi avec une cuillère

Ingrédients :

500 g de maïs égrenés - 1/2 litre d'eau - 1/4 litre de lait - 1/2 tasse de sucre ou de la panela (mélasse de canne à sucre) - 1 morceau de bâton de cannelle - une pincée de sel

Mettre les grains de maïs à tremper toute la nuit. Egoutter les grains et conserver l'eau pour la cuisson. Passer les grains au mixeur. Cuire à feu doux les grains de maïs dans l'eau de salée jusqu'à ce qu'ils soient tendres et que le mélange épaississe, pendant environ 5 mn. Ajouter petit à petit le lait, la cannelle, le sucre (ou de la panela pour l'adoucir) en continuant de remuer de temps en temps pendant 20 mn.

Une fois prêt, ajouter du sucre à votre convenance.

Bonne dégustation

Vendredi 15 juin 2018

Info N° 8

DOUCES NUITS

Peu de Colombiens ont la possibilité d'inviter, chez eux, les cyclistes de passage dans le besoin. On trouve toutefois, de temps en temps, grâce à internet, des membres warmshowers ou couchsurfing pour nous recevoir. Nous sommes toujours très bien reçus. Ce fut le cas à Corozal, où nous sommes hébergés par la famille de David (photo 1). Il n'y a pas toujours de chambre à

disposition, nous devons quelquefois sortir nos matelas des sacoches (photo 2).



1 - toujours un très bon accueil dans les familles warmshowers et couchsurfing



2 - on doit quelquefois sortir nos matelas

Le problème est plus épineux dans les grandes villes, où la plupart des membres d'associations de voyageurs, vivant le plus souvent dans de petits appartements, ne peuvent recevoir qu'un seul invité. A Carthagène, nous avons passé trois nuits chez Christelle et Laurent, un couple français récemment arrivé en Colombie (photo 3), et trois autres nuits dans un centre religieux d'enseignement des langues et de la psychologie (photo 4).



3 - trois nuits chez Christelle et Laurent, avec deux jeunes Argentins, à Carthagène ...



4 - ... et trois autres nuits dans le dortoir d'un centre religieux

Le plus souvent, nous sommes contraints de dormir à l'hôtel. Il est arrivé qu'un cycliste, rencontré dans un magasin de vélo, nous paie l'hôtel. La mairie de la charmante ville de Lorica nous a également hébergés à l'hôtel. Dans ce cas, on nous loge, en général, dans de beaux et confortables hôtels (photo 5).



5 - nuit confortable dans un bel hôtel de Lorica

Parfois, nous devons négocier une chambre contre un peu de nettoyage ou encore négocier le prix. Dans les villages non touristiques, on peut trouver des chambres à 20 000 pesos (6 €), jusqu'à moitié moins en négociant. A ce prix, on ne nous donne pas la plus belle chambre. Il ne faut pas se fier à la façade (photo 6), pas révélatrice de l'état des chambres. La plupart des chambres sont aveugles (sans fenêtre) ; cela manque franchement d'aération ! Quand il n'y a pas de lumière dans la chambre, c'est véritablement sombre (photo 7). On a réussi à trouver une chambre avec vue (photo 8) alors qu'il n'y avait pas de fenêtre. La baie vitrée, donnant sur la salle de bains, était bienvenue pour nous procurer un peu de lumière dans la chambre, qui en était démunie. Les trous dans les portes (photo 9) permettent à l'air, aux moustiques et autres bestioles d'entrer plus facilement. Il ne faut pas regarder de trop près la propreté des murs et des draps (photo 10). Il est quelquefois nécessaire de sortir nos propres draps. Les pommes de douches, tout comme les abatants de WC, sont souvent aux abonnés absents (photo 11).



6 - ne pas se fier à l'extérieur ...



10 - quand les murs sont sales, les draps le sont aussi



7 - ... l'électricité manque dans la chambre



11 - la pomme de douche et l'abattant du WC sont souvent manquants



8 - chambre sans fenêtre, mais avec vue

Pour finir, quand ce ne sont pas les robinets qui ne fonctionnent pas, ce sont les lavabos qui sont inutilisables (photo 12).



12 - le lavabo aurait bien besoin d'être changé



9 - il manque un morceau de la porte, c'est plus aéré !

LES JOIES DU CAMPING

Pas facile de camper en Colombie ! Le camping sauvage, comme dans la plupart des pays d'Amérique latine, est dangereux. Il faut trouver un endroit chez l'habitant pour poser la tente.

Dans le village de Loma Arena, où nous arrivons ce soir-là, il n'y a guère la possibilité de trouver refuge chez l'habitant. Le village ne compte que quelques petites maisons, déjà bien encombrées de gamins. Il faut trouver un endroit pour la tente. Furetant sur la plage du village, la police nous conseille de ne pas trop exhiber l'appareil photo, et bien évidemment, de ne pas rester sur la

plage la nuit. C'est la patronne d'un motel qui nous autorise à mettre la tente sous le toit de paille, devant le motel (photo 13). En Amérique latine, un motel est un endroit où les chambres sont louées à l'heure. Pas seulement pour les jeunes amoureux encore chez papa-maman, ou pour les infidèles, mais surtout pour les couples mariés qui ne peuvent pas avoir d'intimité chez eux, vivant le plus souvent à plusieurs dans une seule pièce. Ce motel possède trois chambres à louer. Ce sera un défilé permanent de motos jusqu'à 3h du matin. Le bruit du va-et-vient des motos s'ajoute à la musique du week-end : à tue-tête, là aussi jusqu'à 3h du matin.



13 - expérience camping en Colombie

C'est un homme étrange, qui va nous empêcher de dormir entre 4h du matin et le lever du jour (5h30). Il sort de sa chambre, nu, et ouvre la fermeture éclair de notre tente ! Pensait-il que nous dormions suffisamment profondément pour pouvoir nous dévaliser aussi facilement ? Comme il continuera à tourner en rond, autour de notre tente, pendant une bonne heure, on ne pourra guère trouver le sommeil : les joies du camping en Colombie !

INSOLITE

Les salaires sont bas en Colombie. Le salaire moyen avoisine les 200 € Les salaires minimums sont encore bien plus bas. Les entreprises n'ont quasiment pas de charges sur les salaires. Aussi, les chefs d'entreprises n'hésitent pas à embaucher du personnel, tel ces employés chargés de tenir le filet, pour la protection des usagers de la route, pendant le débroussaillage des bas-côtés (photo 14).



14 - tenir le filet pendant le débroussaillage : un métier qui n'existe pas en Europe

Nous venons d'arriver à Medellin.

Samedi 23 juin 2018

Info N° 9

LES CHOSES SÉRIEUSES COMMENCENT

De Chigorodo à Medellin, du niveau de la mer à 1 500 m, il va falloir franchir plusieurs cordillères : franchir des cols à plus de 2 000 m, redescendre à moins de 500 m, et tout recommencer. Sept jours de route, 282 km, et plus de 7 200 m de dénivelés positifs. Monter est très difficile, descendre n'est pas de tout repos. Il faut constamment retenir les vélos, et scruter attentivement la route pour déceler les nombreux pièges : trous et bosses masqués par les zones d'ombre et de soleil. Nous sommes récompensés par des paysages changeants, virage après virage (photo 1).



1 - plusieurs cordillères à franchir avant d'arriver à Medellin

Nous traversons une région où vivent les indigènes Sever. Ces humains vivent dans des conditions difficiles, dans des maisons rudimentaires (photo 2), ni porte, ni fenêtre, ni mur (photo 3). Des bâches plastique protègent de la pluie. Les maisons sont construites sur pilotis pour éviter l'intrusion d'animaux dangereux.



2 - l'habitation traditionnelle des indigènes Sever



3 - une vie bien difficile

Ni pont, ni passerelle suspendue, pour traverser le rio bouillonnant, il faut apprendre à utiliser les tyroliennes (photo 4).



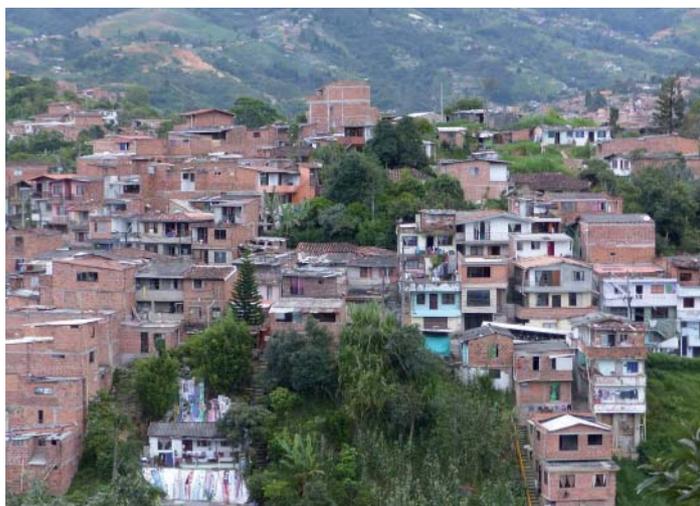
4 - la rivière se traverse en tyrolienne

Une journée de repos à Santa Fe de Antioquia nous a permis de découvrir cette petite ville coloniale de 24 000 habitants. Jadis capitale de la région de l'Antioquia, la ville se fige en 1826, année où le gouvernement s'installe à Medellin, à 80 km au sud-est. La ville coloniale a été épargnée par les démolitions et reconstructions. Elle conserve encore aujourd'hui son aspect du XIX^e siècle (photo 5). Les rues étroites sont bordées de maisons blanchies à la chaux.



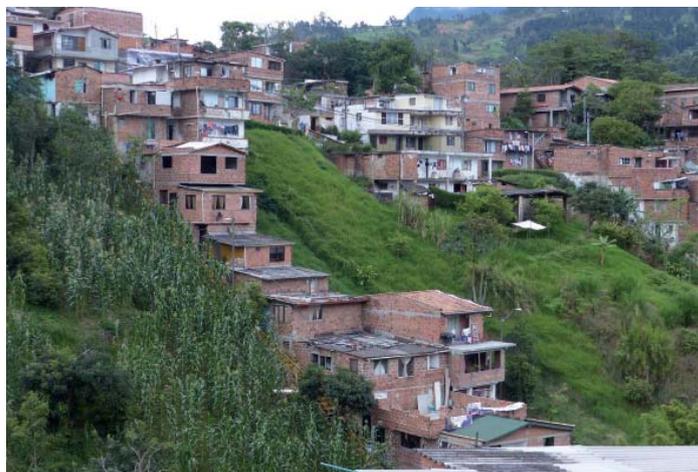
5 - les maisons blanchies à la chaux de Santa Fe de Antioquia

MEDELLIN



6 - le quartier de San Cristobal, à l'ouest de Medellin

Nous avons passé cinq jours à Medellin : deux nuits chez Lenin, cycliste membre warmshowers puis trois nuits chez Martin, ami de Carlos, qui nous avait reçus à Dzibilchaltún, au Mexique. Nous avons également passé une nuit dans le quartier de San Cristobal, à l'ouest de la ville, chez Matias, que nous avons rencontré dans le volcan de boue d'Arboletes. Le quartier de San Cristobal ressemble un peu aux favelas brésiliennes. Les habitations se superposent les unes sur les autres, accrochées aux flancs des collines (photos 6 à 8). Nous y avons rencontré des gens d'une extrême gentillesse, ne souhaitant, pour rien au monde, partir de leur quartier.



7 - les habitations s'accrochent aux collines



8 - ici, on y a ajouté de la couleur



9 - Medellin possède plusieurs quartiers de gratte-ciel

Medellin, avec ses trois millions d'habitants, est la deuxième plus grande ville du pays. Les gratte-ciel sortent de terre dans plusieurs quartiers (photo 9). Son agréable climat lui vaut le sur-

nom de « cité de l'éternel printemps ». Il se dit qu'il fait 25°C toute l'année à Medellin. Pendant notre séjour dans cette ville, les températures avoisinaient plutôt les 30 à 32°C ; le climat change dans le monde entier. Il ne fut même pas nécessaire d'enfiler une petite laine pour grimper au Cerro Nutibara (photo 10) d'où l'on jouit d'une vue spectaculaire, à 360°, sur la ville (photo 11).



10 - Au sommet du Cerro Nutibara ...



11 - ... pour jouir d'une superbe vue sur la ville

Dans les années 80, Medellin a montré sa face sombre. Sous la férule sanglante de Pablo Escobar, patron de la drogue, Medellin est devenue la capitale mondiale du commerce de la cocaïne. Les affrontements, avec armes à feu, étaient monnaie courante, et le taux d'homicides était parmi le plus élevé au monde. La mort de Pablo Escobar, en 1993, a inauguré le déclin de la violence. Aujourd'hui, Medellin est l'une des destinations les plus sûres du pays.

Dans le centre-ville, la place des sculptures est un véritable musée à ciel ouvert. Elle s'agrémente de 23 grandes sculptures en bronze de Fernando Botero, le célèbre artiste colombien (photos 12 à 14). Sur cette même place, le Musée d'Antioquia abrite de nombreuses toiles d'artistes locaux dont, bien entendu, un grand nombre de Botero (photos 15 et 16). Les peintures et sculptures de Botero sont visibles dans toute la ville. Trois d'entre-elles se trouvent dans le parc San Antonio, dont el Pájaro de la Paz (l'oiseau de la paix) érigé à côté de sa première version détruite lors d'une attaque terroriste à la bombe, lors d'un festival en 1995, faisant 23 morts (photo 17). Cette deuxième colombe a été réalisée par Botero, tel un manifeste contre les criminels.



12 à 14 - la place des sculptures ou place Botero : un musée à ciel ouvert





15 et 16 - plusieurs salles sont consacrées à Botero dans le musée d'Antioquia



17 - Oiseau blessé et l'Oiseau de la Paix de Botero

LA ROUILLE

Le cadre du vélo d'Isabelle commence à souffrir de la rouille. Un carrossier de Medellin, pour 10 000 pesos (3 €), a poncé et repeint le tube supérieur du cadre (photo 18). Certes, le travail n'est pas aussi soigné que chez notre ami le carrossier d'Ezy-sur-Eure, mais le problème est en partie résolu, voire repoussé à plus tard.



18 - nouvelle jeunesse pour une partie du cadre du vélo d'Isabelle

Nous sommes en ce moment en route vers Bogota.

Dimanche 1^{er} juillet 2018

Info N° 10

LE CHAPEAU VUELTIAO

Le chapeau vueltiao, encore porté au quotidien par de nombreux Colombiens (agriculteurs, cavaliers, musiciens...), est un symbole culturel de la Colombie (photo 1). La célèbre marque de café Cordoba l'a intégré sur ses panneaux publicitaires (photo 2). Les hommes politiques s'en servent pour leur campagne électorale

(photo 3). Il n'est pas oublié pour décorer les murs des villes (photos 4 et 5). Les publicités plus coquines l'utilisent également (photo 6). Dans la région où il est fabriqué, les municipalités en font l'ornement de leurs ronds-points (photo 7). Il est bien entendu vendu dans tous les lieux touristiques, mais aussi dans les épiceries (photo 8). Néanmoins, les connaisseurs vont le commander, et le font fabriquer sur mesure, directement chez l'artisan, et notamment dans le village de Tulchin, considéré comme le berceau du vueltiao.



1 - le chapeau vueltiao, symbole de la Colombie



2 - il est utilisé par une grande marque de café ...



3 - ... ainsi que par les politiques pour leur campagne





4 et 5 - la rue s'en sert pour illustrer ses murs



6 - une publicité pour des glaces



7 - le chapeau abrite le rond-point



8 - il est vendu jusque dans les épiceries

C'est à Tulchin que nous nous sommes arrêtés chez un artisan de vueltaio. Il est fabriqué avec les fibres d'une plante appelée

canne flèche (photo 9). C'est une grande plante herbacée, pouvant dépasser 5 m de hauteur. Le chapeau est fait avec des tresses sèches, noires et blanches, obtenues à partir des feuilles de la plante. Les différentes variétés de plantes donnent des feuilles de qualité et flexibilité différentes qui permettent de faire des chapeaux du plus ordinaire au plus luxueux, à plus de 200 € Les plus beaux chapeaux peuvent être pliés, tel un mouchoir de poche, et retrouver leur forme dès qu'ils sont dépliés. Une fois les feuilles coupées, les veines sont grattées avec un couteau, pour obtenir des feuilles lisses d'environ 1 cm de large. Séance cuisson ensuite avec de la canne, de l'orange et du citron, pour leur donner de la consistance et de l'élasticité. Les feuilles deviendront complètement blanches. Elles sont ensuite effilochées en bandes de 1 à 2 mm de largeur. Pour obtenir les bandes noires, les feuilles doivent subir un processus de teinture avec un mélange d'argile noire et de plantes (peau de banane...). Les feuilles blanches et noires seront tressées et assemblées (photo 10), puis cousues avec une machine à coudre (photo 11). L'artisan est fier de son produit fini (photos 12 et 13).



9 - il est fabriqué avec la canne flèche



10 - les tresses, une fois assemblées



11 - l'artisan en train d'en terminer un



12 et 13 - réalisation sur mesure au nom du client

LA COUPE DU MONDE DE FOOTBALL

La Colombie est présente, en Russie, pour la coupe du monde de football 2018. Ce sport est très populaire en Colombie. Ce dimanche 24 juin, après avoir perdu son premier match, la Colombie, contre toute attente, gagne 3-0 contre la Pologne. Tout de suite après, c'est la fête dans toutes les rues de toutes les villes du pays. Les maillots jaunes sont de sortie, autant dans les bars (photo 14) que sur la route. C'est l'occasion de défilés bruyants, klaxons hurlants, de milliers de motos (photo 15 et 16). Le lancer de farine et d'eau, par les passagers, fait partie de la fête.



14 - les maillots jaunes sont de sortie



15 - un défilé de milliers de motos



16 - il manque quelques casques sur la tête des enfants

Ce fut à nouveau la fête quand la Colombie gagna son troisième match, contre le Sénégal, la qualifiant pour les huitièmes de finale.

Nous sommes maintenant arrivés à Bogota.

Dimanche 8 juillet 2018

Info N° 11

BOGOTA

Bogota se mérite à vélo. Depuis Medellin, une fois de plus, il faut passer plusieurs cordillères, pour redescendre le long du rio Magdalena, à 365 m, quasiment au niveau de la mer. Il ne reste alors plus qu'une seule côte pour arriver à Bogota, perchée à 2 600 m d'altitude. Les pics andins qui l'entourent approchent les 4 000 m. Bogota n'est pas une ville aussi dangereuse que sa réputation ne le laisse penser. La ville compte plus de 8 millions d'habitants. Le taux d'homicide a fortement diminué, passant de 80 meurtres pour 100 000 habitants en 1993, à 17 meurtres pour 100 000 habitants en 2013. Toutefois, ces dernières années, les agressions sont en recrudescence. Il est préférable d'éviter la plupart des quartiers sud de la ville, et de ne pas sortir la nuit, notamment dans la ville historique.

Un accord de paix a été signé fin 2016 avec les Farc, après plus de 50 ans de conflit. Par contre, l'Armée de Libération Nationale (ELN), une autre guérilla, n'a pas signé d'accord de paix. Les Farc, qui n'ont pas voulu rendre les armes, ont grossi les rangs de l'ELN. De plus, Ivan Duque, le nouveau président colombien, issu de la droite dure, récemment élu, n'accepte pas le processus de paix signé par son prédécesseur. Il a été élu parce qu'un grand nombre de Colombiens pense, comme lui, que les crimes des Farc ne peuvent pas rester impunis. Il se dit que l'ex-président, Juan Manuel Santos, a fait trop de concessions pour signer cet accord de paix historique, mais fragile.

A Bogota, il pleut un peu, quasiment tous les jours, toute l'année. Les températures agréables sous le soleil, peuvent chuter de 10°C si une grosse averse s'invite, passant alors sous les 10°C. Il faut toujours avoir une petite laine à portée de main, ainsi qu'un imperméable ou un parapluie.

Nous avons été logés trois nuits chez Julie et Tony, au nord de Bogota, des amis de nos amis de Laval. Nous avons passé deux autres nuits, en centre-ville, chez Jessica, rencontrée quelques jours auparavant sur la route, et encore une dernière nuit, au sud de la ville, chez Edgar, qui nous avait déjà hébergés à Antigua, au Guatemala.

Nous avons une jolie vue, du onzième étage, chez Julie et Tony (photo 1), mais moins spectaculaire que la vue du sommet du pic de Monserrate.

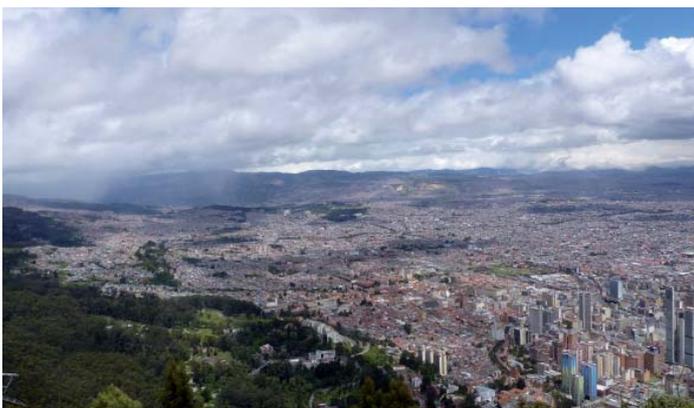


1 - de grandes baies vitrées, chez Julie et Tony, nous permettent d'assister aux couchers de soleil

Il y a un funiculaire et un téléphérique pour monter à Monserrate. Nous avons préféré le chemin des pèlerins : 1 500 marches à monter (photo 2), sur un sentier de 3,5 km, pour atteindre l'église au sommet, à 3 150 m. La vue du sommet, sur la capitale, est impressionnante (photos 3 à 5).



2 - 1 500 marches à monter pour atteindre le pic Monserrate à 3 150 m



3 à 5 - d'en haut, la vue sur la capitale est époustouflante

En redescendant, avec encore un peu d'énergie dans les jambes, nous avons fait la tournée des murs peints au départ du joli parc de los Periodistas (photo 6).



6 - agréable parc de los Periodistas, au cœur d'un quartier de murs peints

Flâner dans la ville, nous offre de jolis points de vue (photos 7 et 8) et d'insolites scènes à tous les coins de rue (photos 9 à 11).



7 - bâtiments récents et vieilles maisons se côtoient



8 - les charmes du centre-ville



9 - transport de pommes de terre avec des vélos



10 - un petit métier bien difficile



11 - une Jeep Willys transformée en cafeteria ambulante

La place Bolivar (photos 12 et 13), le cœur du centre-ville, souvent sous la pluie, est la place la plus populaire du quartier his-

torique. C'est ici qu'ont lieu les festivités, les concerts... C'est ici que tout se passe, c'est ici que l'on immortalise les portraits les plus insolites (photos 14 et 15).



12 - cathédrale de Bogota, sur la place Bolivar

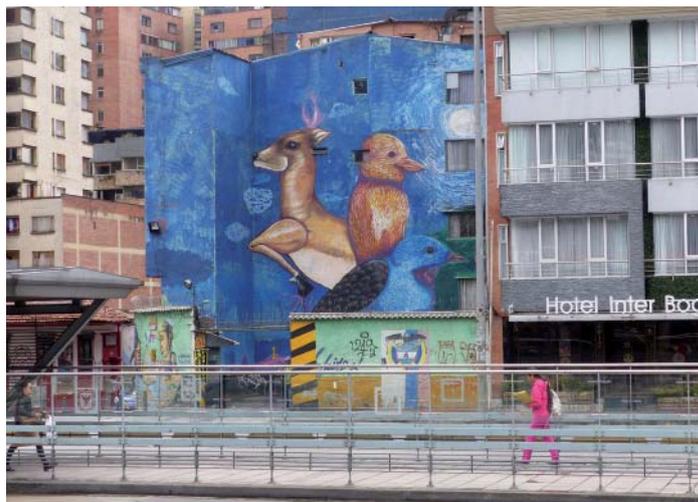


13 - la place Bolivar, sous la pluie, reflète les murs du Palais de Justice



14 et 15 - rencontres sur la place Bolivar

A proximité, nous n'avons pas loupé le musée Botero, notre préféré à Bogota (photos 16 et 17).



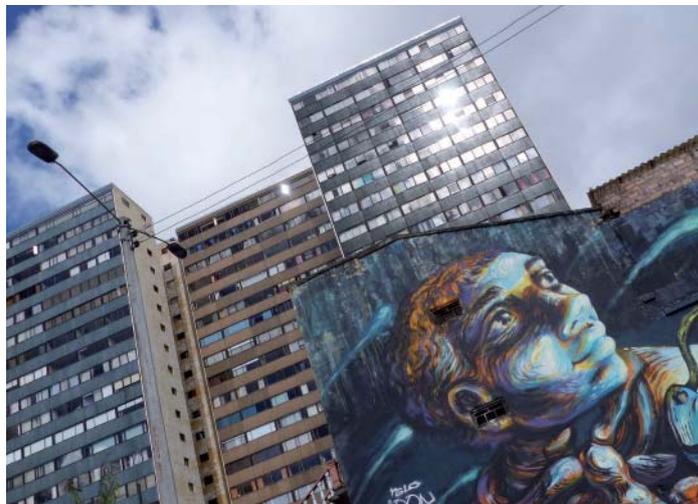
16 et 17 - musée Botero de Bogota

Samedi 14 juillet 2018

Info N° 12

LA TOURNÉE DES MURS PEINTS

La ville de Bogota s'apparente à un musée à ciel ouvert. Nous avons fait un tour guidé des murs peints, un tour parmi bien d'autres. Dans tous les quartiers, l'histoire de la ville est racontée sur ses murs. Il y en a de toutes les tailles, pour tous les goûts (photos 1 à 20). Rien que pour cela, un voyage en Colombie s'impose !







1 à 20 - Bogota : un musée à ciel ouvert

Nous poursuivons notre progression vers le sud, vers l'Equateur. Nous sommes aujourd'hui à Cali.

Jeudi 19 juillet 2018
Info N° 13

DE BOGOTA À CALI

Bogota : 2 600 m d'altitude. Cali : environ 1 000 m. Ça devrait descendre, être facile. Que nenni, la route va être très difficile. Il va falloir, une fois de plus, franchir une cordillère. Après une courte montée de 400 m, en sortant de Bogota, la première étape va nous descendre à Fusagasuga, à 1 587 m. Le jour suivant, nous descendons à Flandes, à seulement 266 m d'altitude. C'est

là que les choses sérieuses commencent. Le troisième jour, il faut remonter à Ibagué, à 1 228 m. Presque pas de descente ce jour-là, 1 086 m d'une montée régulière, sur une pente comprise entre 1 et 3%, avec un court passage, de quatre kilomètres, à plus de 10%. Ça semble facile, mais cela représente tout de même 68 km de montée, certes facile, mais sans répit, sans repos possible, sans pause pour les jambes. Après une journée de repos à Ibagué, les choses sérieuses reprennent le jour suivant, pour rejoindre Cajamarca, située à 1 812 m. 861 m de descente et 1 472 m de dénivelé positif, ce jour-là. C'est bien fatigués, que nous attaquons le jour suivant le col de La Linea à 3 272 m d'altitude. 1 910 m de dénivelé positif à se coltiner ! Les paysages sont superbes (photo 1), mais la fatigue des jours précédents se ressent. Le poids des vélos décuple les difficultés. Isabelle est « out ». A cinq kilomètres du sommet, alors que les averses perturbent notre progression, un chauffeur de pick-up nous propose de nous emmener. On jette l'éponge, on charge les vélos dans le pick-up pour terminer l'ascension, et redescendre jusqu'à Armenia, à 1 450 m. La cordillère est franchie.



1 - superbe paysage en montant le col de La Linea

Après les plantations de haricots qui émaillaient les pentes du col, ce sont les plantations de café et de bananes plantains qui dominent le paysage autour d'Armenia (photo 2).



2 - plantation de café et de bananes autour d'Armenia

Plus loin, nous roulons au cœur de plantations de canne à sucre. C'est l'époque de la récolte. Nous devons partager la route avec les camions tractant quatre ou cinq remorques (tren cañero) transportant la canne coupée (photos 3 et 4).



3 - ce camion de canne se dirige vers l'usine de transformation



4 - tren cañero : un train sur route !

C'EST PAS MÛR !

Depuis le Mexique, dans toute l'Amérique centrale, et maintenant en Colombie, les fruits sont mangés alors qu'ils ne sont pas encore mûrs ! Les fraises n'échappent pas à la règle (photo 5). On espère bien se régaler en commandant un verre de fraises à la crème (photo 6), mais ce sont des fraises pas mûres que l'on doit croquer : pas terrible.



5 - comme la plupart des fruits, les fraises se mangent avant maturité



6 - ça semble bon, mais avec des fraises vertes, c'est pas terrible !

QUELLE SAISON ?

En approchant la ligne de l'équateur, il n'y a plus de saisons ; oubliées nos quatre saisons. Ici, on parle plutôt de saison sèche et de saison des pluies. Les saisons des pluies sont appelées «hiver» parce que les températures baissent un peu. Il y a donc plusieurs hivers dans l'année, et par conséquent, plusieurs étés. Toute l'année, le soleil se lève vers 6h et se couche vers 18h.

Ce n'est pas parce qu'il y a des feuilles jaunes dans les fossés (photo 7), que l'automne s'annonce. Les arbres perdent leurs feuilles quand ils en ont envie. Un arbre peut être en costume d'été, et son voisin dévêtu pour l'hiver (photo 8).



7 - ce n'est pas l'automne, les feuilles tombent toute l'année



8 - chaque espèce d'arbres choisit son cycle de vie selon ses goûts

Sauf en altitude, les températures sont élevées toute l'année. Des gens, dans le besoin, couvrent les selles des motos (photo 9), contre quelques pièces. Nos vélos y ont droit également (photo 10).



9 - les cartons évitent de se brûler les fesses en reprenant la route



10 - nos vélos ont droit aux mêmes faveurs

CALI

Cali, la troisième ville de Colombie, ne nous a pas emballés. La ville est surtout célèbre pour venir y danser la salsa. De nombreuses écoles l'enseignent. Outre une agréable balade aménagée le long du fleuve, il n'y a pas grand-chose d'intéressant. On notera tout de même «el gato del rio» : une sculpture en bronze de 3,50 m de hauteur, réalisée par Hernando Tejada en 1996 (photo 11). Dix ans plus tard, la Chambre de Commerce de Cali, qui le trouvait un peu seul, lui installa quinze copines (photo 12).



11 - une icône dans la ville : le chat du fleuve



12 - cinq de ses quinze copines

Cali possède également quelques intéressantes églises dont la «Iglesia de la Ermita», une église gothique, moderne, construite dans les années 1930 dans un pastel de blanc et de bleu (photo 13).



13 - l'église de La Ermita

Comme dans toutes ces villes de montagne, Cali a son point de vue panoramique (photo 14).



14 - point de vue sur Cali

Samedi 28 juillet 2018
Info N° 14

LES ANDES



1 et 2 - les paysages des Andes se méritent

Nous continuons notre route à travers des paysages de montagne magnifiques (photos 1 et 2), pas toujours facile.

De Cali, nous avons une étape presque plate jusqu'à Santander de Quilichao, puis 1 347 m de dénivelé positif pour monter, le jour suivant, à San José à 1 770 m. L'étape suivante, jusqu'à Popayan, présente 677 m de dénivelé positif et autant de négatif, pour terminer à la même altitude que la veille. On sera toujours autour de 1 700 m à Rosas, après un dénivelé positif de 1 000 m et autant de descente. Nous perdons de l'altitude, pour arriver à seulement 942 m, à El Bordo, non sans avoir quand même monté 550 m. Encore 776 m à monter, puis une grande descente pour terminer la journée suivante à Romelino, à 514 m. Une étape difficile nous attend pour atteindre Pasto perchée à 2 744 m. La pente est douce pour franchir un col à 3 184 m (le plus haut à vélo à ce jour), avant quelques montagnes russes et une longue descente jusqu'à Pedregal, à 1 722 m. Il faut à nouveau appuyer fort sur les pédales pour se hisser à Ipiales, ville frontalière avec l'Equateur, perchée à 2 900 m. Ce jour-là, après 670 m de descente, il aura fallu monter 1 848 m (un record, en une seule journée).

LA CHIVA

Une chiva est un bus typique de la Colombie. Elle est construite à partir d'un châssis d'autobus, avec une carrosserie modifiée faite de bois et de métal. Cet engin est utilisé pour des transports en milieu rural, entre deux villes, sur de courtes distances (une centaine de kilomètres). Tout y est transporté pêle-mêle : personnes, animaux vivants, bagages, denrées alimentaires... (photo 3). Ces véhicules d'un autre âge disparaissent petit à petit au profit de bus plus modernes, plus confortables.



3 - la traditionnelle chiva de Colombie



4 - une chiva miniature

SOUVENIRS DE COLOMBIE

La Colombie ne manque pas d'idées de souvenirs à rapporter. Outre le symbolique chapeau vueltiao, dont nous avons déjà parlé, il y a bien entendu le café, parmi l'un des meilleurs au monde, les hamacs, les émeraudes, un tee-shirt de l'équipe de foot, une chiva en miniature (photo 4), plus facile à rapporter que l'originale. Il y a également de très beaux produits tissés par les indigènes Wayuu, qui peuvent être achetés directement à la source, dans le désert de la péninsule de Guajira (photos 5 à 7).



5 à 7 - les produits tissés par les indigènes Wayuu

INSOLITE

Une dernière série d'images insolites avant de quitter la Colombie (photos 8 à 11).



8 - poste de péage



9 - pas de couverts dans les restaurants de poulet, remplacés par des gants



10 - les bars font fortune le week-end



11 - on se plaignait de manger toujours la même soupe aux pommes de terre ; voilà qui change

DERNIER JOUR EN COLOMBIE

Après une nuit passée à Ipiales, chez l'ami d'un ami, un message tombe sur notre e-mail, alors que nous étions prêts à faire les bagages pour la frontière équatorienne. Ricardo, de la famille de Carlos (cet extraordinaire Mexicain qui nous a déjà trouvé plusieurs hébergements en Colombie), nous a réservé deux nuits dans un hôtel luxueux d'Ipiales (il manque toutefois le chauffage qui permettrait d'avoir plus de 15°C dans la chambre).

Ricardo nous emmène en voiture jusqu'au sanctuaire de Las Lajas, à 10 km environ, puis à Tulcán, en Equateur, sans aucun papier avec nous. Ricardo possède la double nationalité (Equateur - Colombie) et passe la frontière (et nous avec) sans s'arrêter, sans aucun contrôle !

De retour en Colombie, il nous invite à déjeuner un plat typique du sud de la Colombie : le cuy (prononcer couille), le cochon d'Inde (photo 12).



12 - on termine notre découverte culinaire de la Colombie par un plat de cuy (cochon d'Inde)

SANCTUAIRE DE LAS LAJAS

Ce sanctuaire est le lieu de pèlerinage le plus important d'Amérique du sud. L'église est construite adossée au rocher, à cheval sur des gorges (photo 13), à l'endroit même où une petite fille muette aurait retrouvé, par miracle, la parole. Le chemin qui accède à cet endroit est couvert de milliers d'ex-voto pour différents mo-

tifs (photo 14). En 2007, un concours organisé par le journal El Tiempo classe ce site en deuxième position parmi les sept merveilles de la Colombie, après la cathédrale de sel de Zipaquirá. Ce sera notre dernière visite en Colombie. Dans quelques heures, nous serons en Equateur.



13 - à cheval sur une gorge, le sanctuaire de Las Lajas



14 - en grossissant la photo, une infime partie des milliers d'ex-voto, sur le chemin d'accès à l'église

Equateur



Vendredi 3 août 2018

Info N° 15

FRONTIÈRE COLOMBIE/ÉQUATEUR

Côté administratif, la sortie de la Colombie, tout comme l'entrée en Equateur, est extrêmement simple. Un tampon sur le passeport, dans les deux cas, et le tour est joué. Par contre, ça peut prendre un certain temps, plusieurs heures, voire une bonne journée. En effet, tous les jours, des milliers de Vénézuéliens, fuyant leur pays, tentent de passer en Equateur, pour s'y installer

ou pour continuer plus au sud. La file d'attente, tant du côté colombien que du côté équatorien, s'étire à l'infini. Il faut compter, pour chaque poste frontière, de quatre à six heures d'attente ! On s'en sort bien pour sortir de Colombie. Les cyclistes sont automatiquement redirigés vers la salle d'enregistrement, sans avoir à faire la queue de quatre à six heures. C'est plus compliqué pour entrer en Equateur. Il n'y a pas de passe-droit. Ça s'annonce mal. Si on prend notre place dans la file, on va devoir rouler de nuit (il fait nuit à 18h) pour monter à Tulcán, la première ville côté équatorien. Le policier, à l'entrée de la salle d'enregistrement, refuse

de nous écouter. Il va falloir que Bruno s’y reprenne en plusieurs fois pour rencontrer le « chef » qui, instantanément, tamponne nos passeports. Nous voici en Equateur (photo 1).



1 - nouveau pays, nouvelles aventures

TULCÁN

Nous restons une journée à Tulcán (photo 2), pour prendre la température du pays, prendre de nouveaux repères. Les marchés sont bien achalandés en fruits tropicaux (photos 3 et 4), à partir desquels sont élaborés d'excellents jus (photo 5). On prend plaisir à déguster une assiette de fromage mélangé à de la confiture (photo 6).



2 - la ville de Tulcán, à 2 950 m d'altitude



3 et 4 - les fruits tropicaux illuminent les marchés



5 - d'excellents jus, servis dans tous les restaurants, sont préparés à partir de fruits frais



6 - fromage et confiture : un dessert apprécié en Equateur, tout comme en Colombie

La ville de Tulcán porte un nom maya signifiant guerrier vaillant.

LE CIMETIÈRE DE TULCÁN

La célébrité du cimetière de Tulcán a largement dépassé les frontières du pays. Les cyprès des allées ont été sculptés de figures emblématiques (photos 7 à 12).



7 à 12 - le cimetière de Tulcán et ses sculptures végétales

Commencée, il y a plus de 60 ans, par José Maria Franco Guerrero, l'œuvre se perpétue grâce à son fils qui entretient les 80 sculptures vertes, avec une équipe de cinq personnes. De nouvelles sculptures végétales voient le jour dans les nouvelles ailes du cimetière.

Les tombes superposées sont ornées, sur leurs façades, de différents objets rappelant le métier, le sport ou les passions du défunt (photo 13).



13 - sur la façade de la tombe, les objets retraçant la vie du défunt



SOLITUDE

Petit de taille, chapeau panama sur la tête et poncho en laine : c'est l'archétype de l'homme équatorien. Celui-ci, regard vide, paraît bien triste et bien seul (photo 14).



14 - solitude

Nous faisons route vers Quito.

Dimanche 12 août 2018

Info N° 16

LA ROUTE DES VOLCANS

Moitié moins grand que la France, pour une population de 17 millions d'habitants, l'Equateur est le plus petit des pays andins, mais pas le moins intéressant.

L'Equateur est délimité au nord par la Colombie, au sud et à l'est par le Pérou, et à l'ouest par l'océan Pacifique. Les îles Galápagos font également partie du territoire équatorien depuis 1832.

L'Equateur compte trois régions naturelles : la côte, au bord du Pacifique, l'orient, plus communément appelé Amazonie, et la cordillère des Andes. La cordillère est divisée en deux chaînes parallèles, comprenant chacune plusieurs volcans avoisinant ou dépassant les 5 000 m. Entre les volcans, s'étire une large vallée, à environ 3 000 m d'altitude, surnommée par le naturaliste, géographe et explorateur Alexander Von Humboldt « l'avenue des volcans ». Il y a plus de 40 volcans dans les Andes équatoriennes.

La météo, anormalement pluvieuse en cette saison sèche, (photo 1), qui nous a accompagnés, entre la frontière colombienne et Quito, la capitale, ne nous a pas permis d'admirer tous les volcans surplombant notre route, cachés derrière un rideau de nuages. Quelques-uns ont bien voulu, à la faveur d'une brève éclaircie ou tôt le matin, se dévoiler (photos 2 à 5).



1 - la pluie des premiers jours en Equateur nous oblige à chercher des abris



2 - le volcan Imbabura (4 605 m), à l'est d'Otavallo



3 - avant que les nuages ne l'enveloppent, le volcan Cotacachi (4 939 m), à l'ouest d'Otavallo



4 - le volcan Cayambe (5 790 m), près de la ville du même nom, se dévoile juste avant la nuit



5 - le beau temps s'installe, le volcan Cayambe reste visible toute la journée

Outre les volcans, la route andine serpente à travers des paysages splendides (photos 6 et 7), colorés (photo 8) et traverse de pittoresques villages (photos 9). Cependant, la route est aussi difficile qu'elle est belle. Le souffle court, dû à l'altitude, nous franchissons, très essoufflés, un col à 3 306 m (photo 10).



6 et 7 - la route andine est belle



8 - la nature nous offre une belle palette de couleurs



9 - nous traversons des villages pittoresques



10 - toujours plus haut : un col à 3 306 m

La Panaméricaine, sur laquelle nous cheminons, est dans l'ensemble en bon état. Elle est, le plus souvent, suffisamment large, avec des bas-côtés goudronnés, bien utiles aux cyclistes (photos 11 à 13). Pour diminuer le nombre de tués, sur les routes françaises, le gouvernement pourrait s'en inspirer !



11 à 13 - de belles routes, en bon état, avec des bas-côtés utiles aux cyclistes

LATITUDE 0°

Nous voici au milieu du monde (photos 14 et 15), sur cette ligne imaginaire, marquant la séparation entre l'hémisphère nord et l'hémisphère sud. Cette ligne, appelée ligne de l'équateur, traverse de nombreux pays dont l'Equateur de part en part.



14 - Isabelle dans l'hémisphère sud, Bruno dans l'hémisphère nord, à l'endroit où un monument a été érigé pour faire de l'argent



15 - quelques mètres plus loin, la véritable ligne séparant l'hémisphère nord de l'hémisphère sud

Dimanche 19 août 2018

Info N° 17

QUITO



1 - il peut faire froid à Quito. Les tenues vestimentaires sont adaptées

Au cœur des Andes équatoriennes, Quito est la deuxième capitale la plus haute du monde. A 2 850 m d'altitude, le thermomètre peut grimper, exceptionnellement, jusqu'à 26°C les jours ensoleillés, et approcher les 10°C, en soirée, après une averse. Les Quiténiens sont prévoyants (photos 1 et 2).



2 - le couturier a prévu le bonnet en cas d'une baisse subite des températures

La capitale de l'Equateur s'étire au pied du volcan Pichincha qui culmine à 4 747 m (photo 3), et s'agrippe aux nombreuses collines environnantes (photos 4 à 6).



3 - la vieille ville est bâtie au pied du volcan Pichincha





4 à 6 - la ville part à l'assaut des collines

Il n'est pas bien difficile de prendre de la hauteur pour contempler la ville d'en haut (photos 7 et 8). Sans voiture, il faut accepter d'emprunter des rues inclinées de 15 à 20%, ou de se taper des centaines de marches pour accéder aux différents points hauts.



7 et 8 - les différents points hauts permettent des vues aériennes

La ville est réputée pour son aspect festif. De nombreux saltimbanques et groupes folkloriques (photo 9) animent différents coins de la ville.



9 - des groupes folkloriques se produisent aussi sur les hauteurs, loin de la ville touristique

Le cœur historique de Quito, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, a été maintenu intact, malgré de nombreux tremblements de terre, et même sublimé au fil des ans. Il s'agit de la capitale sud-américaine la mieux conservée. Flâner dans la vieille ville est un vrai plaisir (photos 10 à 16).



10 - la Plaza de la Independencia



11 - la Plaza Santo Domingo



12 - l'étroite rue Ronda, aux façades coloniales



16 - famille quiténienne



13 - les balcons ouvragés du vieux Quito

Nous étions à Quito pendant la Fête de la Lumière. A cette occasion, les murs et les monuments de la ville prennent de la couleur (photos 17 et 18). Revers de la médaille, cette Fête de la Lumière attire un peu trop de monde à notre goût (photo 19).



17 et 18 - l'église San Francisco prend des couleurs



14 - les rues regorgent de vendeurs ambulants



15 - un peu de repos



19 - il y a foule pour la Fête de la Lumière

Nous roulons maintenant en direction de Cuenca.

Vendredi 24 août 2018

Info N° 18

JOUR DE MARCHÉ

Nous nous sommes arrangés pour arriver à Otavalo un samedi, jour du grand marché.

Au pied du volcan Imbabura, à 100 km au nord de Quito, la petite ville d'Otavalo, nichée à 2 530 m, s'est faite une réputation dans tout le pays et bien au-delà des frontières, grâce à son marché artisanal coloré.

Les habitants d'Otavalo et des campagnes environnantes sont avant tout des artisans. Ils produisent des pulls, bonnets, tapis, plaids, chapeaux, bijoux fantaisie, instruments de musique... Le choix est vaste, même si parmi les centaines de stands, tous se ressemblent !

Flâner sur le marché permet de rencontrer différentes communautés indigènes (photos 1 à 15).





Vendredi 31 août 2018

Info N° 19

TOUJOURS PLUS HAUT

Jusqu'où ira-t-on ? Le 16 août, peu après Machachi, nous franchissons un col à 3 502 m (photo 1). Quelques jours plus tard, entre Mocha et Riobamba, nous passons cette fois-ci à 3 604 m (photo 2).



1 - 16 août : 3 502 m



2 - 22 août, nouveau record d'altitude : 3 604 m

Nous n'en n'avons pas terminé pour autant avec le manque d'oxygène. Nous avons franchi un sommet, hier, 60 km avant Cuenca, à 3 545 m.

C'est beaucoup pour Isabelle qui commence à avoir le souffle court à ces altitudes. Passé 3 000 m, elle a du mal à trouver son souffle, à trouver le rythme, avec des étourdissements en prime. Il faut s'adapter au terrain ainsi qu'à nos possibilités. Nous n'avons jamais fait d'aussi courtes étapes. Il est loin le temps des 70 km journaliers de moyenne. Les dénivelés, le fort pourcentage des côtes, le vent quelquefois très violent et l'altitude nous contraignent à prévoir de courtes étapes : de 35 à 55 km/jour ! Il n'y a pas, pour l'instant, d'échappatoire possible à la route de la cordillère. Il faut la suivre jusqu'à Cuenca. Tous les jours, nous devons franchir la barre des 3 000 m. Après Cuenca, nous perdons progressivement de l'altitude, pour rejoindre la côte Pacifique en même temps que la frontière péruvienne.

MERVELLE DE LA NATURE

Hébergés chez un membre warmshowers, à Latacunga, c'est en bus que nous sommes allés jusqu'à la lagune de Quilotoa, un splendide lac de cratère.

Après 90 km, sur une route magnifique (photo 3), passé un col à 4 000 m, nous arrivons au lac de cratère du volcan Quilotoa, à 3 914 m d'altitude (photo 4). Nous allons descendre, le long de la paroi quasi verticale, jusqu'à la lagune, 300 m plus bas, mais c'est de l'arête du cratère que la vue est la plus sublime (photo 5). De là, l'un des deux sommets du volcan Iliniza, qui culmine à 5 126 m (photo 6), se dévoile. Son voisin, à 5 263 m, n'enlèvera pas sa burka de la journée !



3 - la route qui mène à la lagune de Quilotoa



4 - en haut du cratère, la vue est aussi sublime que le vent est violent



5 - le point de vue est meilleur du haut du cratère que du lac, 300 m plus bas



6 - d'ici, on aperçoit les deux sommets du volcan Iliniza

L'ALLÉE DES VOLCANS

Passé Quito, l'allée des volcans nous en met plein la vue. Nous allons frôler les plus hauts volcans d'Equateur.

Cependant, en cette année 2018, la saison sèche se fait humide, tout du moins sur les plus hauts sommets. Les nuages sont nombreux. Les sommets ne se dévoilent pas comme on le souhaiterait (photo 7).



7 - les sommets restent souvent voilés en cette saison 2018

On a bien cru, plusieurs jours durant, ne pas pouvoir admirer le Cotopaxi, volcan que Bruno a toujours rêvé de gravir. Ce ne sera pas pour cette année. La plupart des alpinistes, qui en reviennent, n'ont pas pu dépasser le refuge : trop de pluie, trop de neige, trop de vent. Deuxième sommet le plus haut d'Equateur (5 897 m), le Cotopaxi est surtout le plus haut volcan actif au monde. Il s'est réveillé, en août 2015, après 138 ans de sommeil.

Nous trouvons une pièce pour dormir, chez une famille indigène, au carrefour qui mène au Cotopaxi, espérant une trouée dans l'épaisse couche nuageuse. Nos vœux sont exaucés. En milieu d'après-midi, les flancs du volcan se dégagent furtivement (photo 8) : instant de bonheur indescriptible. Nous n'en verrons pas plus, pas même le lendemain matin.



8 - le Cotopaxi se dévoile furtivement ...

C'est bien plus loin, à Latacunga, que le Cotopaxi, qui semble menacer la ville, aura l'obligeance de se découvrir, juste avant que la nuit l'enveloppe (photo 9).



9 - ... et se déshabille totalement au-dessus de Latacunga

Toujours plus au sud, à Ambato, un autre volcan apparaît derrière la ville. L'Altar, qui culmine à 5 319 m, se laisse entrevoir en soirée (photo 10). C'est encore, plus au sud, à Riobamba, que l'Altar va se révéler juste avant le coucher du soleil (photo 11).



10 - tout au fond, l'Altar à 5 319 m



11 - au-dessus de Riobamba, l'Altar au coucher du soleil

Et puis, le moment tant attendu arrive enfin. Nous nous réveillons, le 24 août, avec un ciel bien dégagé. Nous allons rouler, toute la journée, avec le Chimborazo (6 310 m), le point culminant de l'Equateur, en ligne de mire (photo 12). Les arrêts photos sont nombreux, les dénivelés s'avalent plus facilement ! Quel spectacle (photos 13 et 14).



12 - on roule au pied du Chimborazo



13 et 14 - une journée de rêve, avec le Chimborazo (6 310 m) en point de mire

Les Equatoriens affirment que le Chimborazo est le plus haut sommet au monde, puisqu'il serait le point le plus éloigné du centre de la terre. Le drapeau équatorien fait honneur au Chimborazo (photo 15). Son ascension, plus difficile et plus technique que celle du Cotopaxi, est réservée aux alpinistes chevronnés.



15 - dans le fond de l'écu ovale du drapeau équatorien, se trouve le volcan Chimborazo

INSOLITE

Les grandes routes équatoriennes, élargies et refaites, il y a quelques années, sont toujours en relativement bon état, même si le revêtement commence à se détériorer. Il n'en est pas de même en ville, où les trous sont aussi nombreux que profonds (photo 16). Il est plus prudent de scruter la route des yeux que de regarder les pin-up sur les trottoirs.



16 - des p'tits trous, toujours des p'tits trous

Nous serons à Cuenca dans quelques heures.

Jeudi 6 septembre 2018

Info N° 20

MARIAGE CHEZ LES PURUHÁES

Milieu d'après-midi, déjà au-dessus de 3 000 m, proche du col, l'air est frais, le vent glacial, quelques gouttes s'échappent des nuages noirs. La musique fuse de quelque part dans la montagne. Plus on monte, plus elle se fait présente. On aperçoit un groupe d'indigènes au loin. Il y a visiblement une fête. Nous sommes invités à nous approcher. Nous assistons alors à un mariage chez les indigènes de l'ethnie puruhá. Les invités sont regroupés dans la cour de l'habitation (photos 1 à 3). Il fait froid, la couverture est de rigueur (photo 4). Les mariés sont isolés sur un côté de la cour (photo 5). Des ponchos sont étalés sur le sol, la nourriture est alignée dessus : cochon, cochons d'Inde et bananes (photo 6). Du pain recouvrira le tout un peu plus tard. Le temps de bénir tout cela, le temps de longs discours, et tout sera débarrassé. Arrive l'heure de dresser la table pour les amuse-gueules (photo 7). C'est alors que le poncho révèle toute son importance (photo 8). Il nous reste alors encore un peu de route à faire pour arriver à l'étape. Nous prenons congés de cette sympathique assemblée avant qu'une assiette de cochon d'Inde nous soit offerte ! La fête se terminera quand la dot apportée par l'homme sera acceptée.





1 à 3 - les indigènes puruháes sont réunis pour une fête de mariage



1 à 3 - les indigènes puruháes sont réunis pour une fête de mariage



4 - il ne fait pas chaud dans la cordillère



5 - aux deux extrémités : les mariés



6 - le repas à venir est étalé sur les ponchos

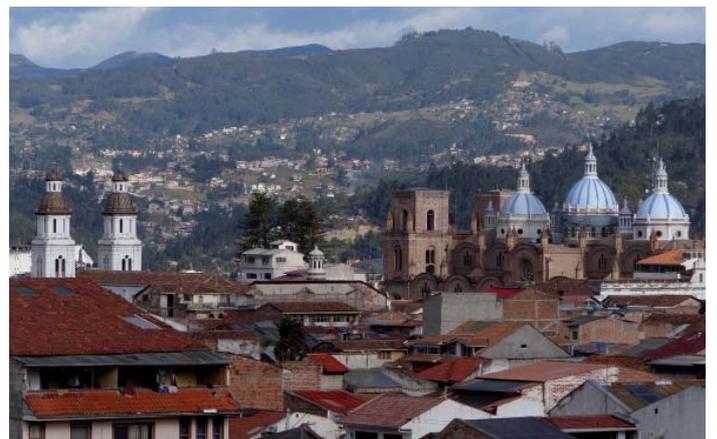


7 - c'est l'heure de l'apéro



8 - le poncho sert d'assiette

CUENCA



9 - au-dessus de Cuenca : les tours, les coupoles et les clochers des églises

Construite à 2 550 m d'altitude, Cuenca est la troisième ville la plus peuplée d'Equateur. En 1999, son centre historique a été déclaré patrimoine culturel de l'humanité. Cuenca est devenue la principale ville touristique d'Equateur.

La foi fervente des habitants de la ville, envers la religion catholique, a donné naissance à un grand nombre d'églises et de temples religieux dans un espace relativement restreint (photo 9). Les rues sont pavées et les maisons ont des façades de style républicain aux influences architecturales européennes, notamment espagnoles et françaises. Les balcons artistiquement sculptés sont caractéristiques (photo 10).



10 - une rue de Cuenca

On croise les indigènes de l'ethnie kañari dans les rues de Cuenca (photo 11). De nombreux marchés, toujours pittoresques, jalonnent la ville (photo 12).



11 - une femme kañari dans une rue de Cuenca



12 - nous faisons la tournée des nombreux marchés de la ville

Quatre jours à Cuenca nous ont permis de sillonner la ville de long en large, et de visiter de nombreux musées gratuits, artistiques, archéologiques, mais aussi plutôt morbides (photo 13). Cuenca est aussi le cœur de la fabrication du fameux chapeau panama (photo 14).



13 - visite du musée le plus morbide de Cuenca



14 - visite de l'un des trois musées ateliers consacrés au chapeau panama

Jeudi 13 septembre 2018

Info N° 21

LES INDIGÈNES

Les indigènes sont des populations d'origine amérindienne, descendant des habitants présents avant la conquête du pays par l'Espagne au XVI^e siècle. Les estimations, quant au nombre d'indigènes en Equateur, sont extrêmement variables. En 2011, l'agence gouvernementale INEC (Institut Equatorien des Statistiques et Recensement) estimait cette population à 6,8% de la population du pays (soit environ 830 000 personnes), alors que l'ONU estimait ce chiffre, en 2004, à 43% (soit plus de quatre millions de personnes). Les mouvements indigènes annoncent un chiffre proche de celui de l'ONU.

Il y aurait 25 nationalités indigènes en Equateur, mais seules 13 sont connues. Les plus nombreux sont les Kichwas divisés en 13 peuples. Nous avons rencontré les Otavalos sur le marché d'Otavalo (voir info 18), puis les Puruhâes lors d'un mariage (voir info 20). Dans la région de Cañar, nous avons rencontré les Kañaris (prononcer kagnari). Pour un non initié, il est très difficile de les différencier, de les reconnaître. Le chapeau orné de deux pompons est un bon moyen de reconnaître le peuple kañari, mais tous ne portent pas ce chapeau.

Voici une sélection de photos, prises au sud de la cordillère équatorienne, qui permet d'apprécier la diversité des costumes des

différentes ethnies équatoriennes, et la multitude de couleurs des vêtements des femmes (photos 01 à 15).



1 - la rue présente une variété étonnante de tenues et coiffes



2 à 4 - on reconnaît les Kañaris aux pompons sur les chapeaux



5 et 6 - ethnie Puruhá



7 - deux générations, deux tenues différentes



8 - la petite fille porte déjà la tenue indigène



9 - retour de cueillette



13 - fileuse de laine sur les marches de l'église



10 - petit commerce ambulante



14 - la couturière spécialisée dans la jupe Kañari



11 - les indigènes sont petits



15 - la nouvelle génération va bousculer les codes vestimentaires



12 - il y a de la couleur dans les rues

Nous venons d'entrer au Pérou.

Samedi 22 septembre 2018

Info N° 22

Une dernière info sur l'Equateur, pays qui nous a agréablement surpris. Nous sommes maintenant au nord du Pérou.

LE SORGHO

La culture du sorgho nécessite une terre aride, des journées longues, et peu d'eau. Les hautes terres de la cordillère doivent correspondre à ce cahier des charges, puisque c'est à environ 3 000 m d'altitude que nous avons roulé entre ces cultures d'une jolie couleur rose foncé (photos 1 et 2).



1 et 2 - en Equateur, à 3 000 m, pousse le sorgho

Quatre à cinq mois après le semis, les graines sont récoltées alors qu'elles sont dures. C'est un broyeur mécanique qui permet de séparer les graines des tiges (photo 3). Ce sont les indigènes Puruhuá, habitants de ces hauts plateaux, qui font ce travail (photo 4). Les graines seront séchées et décortiquées pour enlever le son. Le sorgho est la cinquième céréale mondiale par le volume de production. C'est la sixième source de calories alimentaires pour la population mondiale. Facile à cultiver, et peu coûteuse, cette plante est la principale céréale pour de nombreuses populations à faible revenu.



3 et 4 - égrenage du sorgho par l'ethnie Puruhuá

BANANE ET CACAO

En perdant de l'altitude, nous allons rouler au cœur d'immenses plantations de bananiers (photo 5). Toutes ces bananes, de la région de Machala, seront expédiées, par bateau, vers l'Europe.



5 - des bananes destinées au marché européen

La demande se faisant de plus en plus importante, les cacaoyers gagnent en importance au fil des ans. Les Etats-Unis financent les nouvelles plantations de cacaoyers, en remplacement des plantations de cocaïers (destinées à la production de cocaïne). Nous traversons ces plantations alors que les cabosses sont à point (photo 6). Les fèves de cacao sèchent sur le bord des routes (photo 7), sous bonne garde.



6 - les cabosses sont prêtes à être cueillies



7 - les fèves de cacao sèchent sur le bord des routes

GASTRONOMIE

En Equateur, nous avons mangé beaucoup de riz, beaucoup de soupe, parfois de grosses fèves et du fromage (photo 8). Beaucoup de plats sont accompagnés de maïs grillé, bouilli (photo 9) ou soufflé façon pop-corn. En arrivant sur la côte, proche de la frontière péruvienne, nous n'avons pas pu résister au ceviche (plat de poisson ou fruits de mer crus, marinés dans du jus de citron), servi en soupe en Equateur (photo 10). Nous avons pris quelques risques à goûter cet excellent plat dans les gargotes de rues.



8 - un plat de la cordillère équatorienne



9 - maïs bouilli et maïs grillé au menu du jour



10 - excellente soupe de ceviche

Plus que le goût, nous avons apprécié l'originalité des cornets de glace à la crème fouettée (photo 11).



11 - dessert original : cornet de crème fouettée

INSOLITE

Jeudi 6 septembre 2018, à 21h15, nous vivons notre troisième tremblement de terre du voyage. L'épicentre est à quelques centaines de kilomètres. Il n'y a pas de dégâts, à Santa Isabel, où nous sommes ce soir-là. Le lit a tout de même bien été secoué ! Ce tremblement de terre a laissé des traces sur la route qui serpente entre les gorges (photo 12).



12 - outre des pierres tombées un peu partout sur la route, le tremblement de terre de la nuit a laissé quelques traces

Les Equatoriens mangent beaucoup d'œufs. Ils en mangent tellement, qu'il y a des magasins qui ne vendent que des œufs (photo 13) !



13 - que d'œufs, que d'œufs



14 - des prix à la pompe comme ceux-ci, ça fait rêver !

Il fait bon rouler en Equateur, le porte-monnaie n'est pas trop sollicité. Voyez ce panneau (photo 14) : à peine plus d'un USD* le gallon (presque quatre litres). Ce qui correspond à environ 0,85 centimes d'euros pour quatre litres de gasoil ! Pourtant, la grogne s'installe. Le 26 août, un mois, jour pour jour, après que Lenín Moreno (le président équatorien) ait croisé Emmanuel

Macron (le président français) dans les couloirs du Palais de la Moncloa, à Madrid, alors qu'ils avaient tous les deux rendez-vous avec Pedro Sanchez (le premier ministre espagnol), le prix du super est passé de 2,100 USD le gallon à 2,980 USD ! Une sacrée augmentation. Il y a fort à penser que les prix de l'extra et du diesel vont suivre. L'essence était jusqu'alors subventionnée par l'Etat, elle est maintenant taxée ! De là à imaginer que notre président ait expliqué au président équatorien comment faire de l'argent facile pour solutionner, sur le dos des automobilistes, les problèmes économiques ! Pur fantasme, sans doute !

*En 2001, l'Equateur a abandonné sa monnaie (le sucre) en faveur du dollar américain.

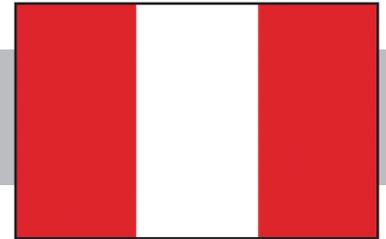
Nous avons apprécié voyager en Equateur, nous quittons ce pays à regret. Nous y reviendrons certainement un jour ou l'autre. Il nous reste à approcher de plus près les majestueux volcans de la cordillère. Il nous reste à découvrir les îles Galápagos et l'Amazonie, les deux merveilles de l'Equateur.

Si l'aventure vous tente, contactez William (qui nous a hébergés à proximité de Quito).

Il vous concoctera un séjour sur mesure, en fonction de vos envies, de vos passions, avec des accompagnateurs francophones. Terra Andina Ecuador. +33 09 77 21 80 37

www.voyages-equateur.com contact@terra-ecuador.com

Pérou



Lundi 1^{er} octobre 2018

Info N° 23

DÉCEPTION

Nous sommes depuis plus de deux semaines au Pérou, et l'enthousiasme n'est pas au rendez-vous !

La Panaméricaine, au nord du Pérou, longe la côte Pacifique, de suffisamment loin pour ne pas voir la mer. Outre quelques kilomètres, peu après la frontière, de rizières sur une étroite bande entre mer et montagne (photo 1), le reste n'est que désert (photo 2). La route est principalement plate. Toutefois, quelques belles bosses permettent une vue aérienne du désert (photo 3).



1 - une trentaine de kilomètres de rizières, puis le désert s'installe



2 - des centaines de kilomètres de routes désertiques



3 - une route droite et plate, puis tout à coup, quatre kilomètres de montée à l'assaut d'une formation rocheuse

Les quelques villes, déjà traversées, n'ont rien d'attrayant. Les abords des villes regroupent les bidonvilles (photo 4). Le pays est pauvre, certains Péruviens vivent dans des conditions d'extrême pauvreté (photo 5).



4 - les baraquements abritent les plus pauvres, et peut-être des migrants vénézuéliens



5 - des humains vivent là-dedans

Il ne pleut pas beaucoup dans cette région côtière, au nord du Pérou. Les rivières sont à sec (photo 6). L'eau y arrivera, de janvier à mars, lors de forts orages, et emportera toutes ces ordures vers la mer. Le Pérou est devenu un immense dépotoir. Les bas-côtés sont jonchés de déchets. Les abords des villes sont dans un état lamentable (photo 7), tout comme les plages. A Chiclayo, les camions-poubelles, les uns après les autres, vont décharger leur contenu sur le bord des routes, sur des dizaines de kilomètres, dans le désert. Le vent, toujours violent, fera son travail, en dispersant rapidement tout cela !!!



6 - les rivières à sec servent de déchetteries. Tout partira à la mer à la première pluie



7 - à l'approche de la ville de Talara

Le bord des routes relate aussi l'histoire du pays. En mars 2017, un violent typhon balaye les côtes, au nord de Lima, sur plusieurs centaines de kilomètres. Les pluies diluviennes, causées par El Niño, font 75 morts, 625 000 personnes affectées et 70 000 habitations détruites. Beaucoup de maisons sont aujourd'hui reconstruites. Les décombres des maisons détruites sont arrivés sur les routes (photo 8).



8 - le typhon de 2017 a laissé des traces sur le bord des routes

Les routes sont extrêmement dangereuses, en témoignent les nombreux mémoriaux qui les jalonnent (photo 9). Les bas-côtés, gravillonnés ou en gros cailloux, sont inutilisables par les cyclistes. Les conducteurs sont irrespectueux, hargneux, impatientes... C'est le plus gros véhicule ou le chauffeur le plus audacieux qui passe le premier, à coups de klaxon insistants. Les plus téméraires, ou les plus kamikazes, dépassent sans clignotant, sans regarder les rétroviseurs et sans aucune visibilité. Quand un autre véhicule arrive en face, tout le monde se serre ; le plus souvent, ça passe, jusqu'au jour où (photo 10) !



9 - la mortalité sur les routes péruviennes atteint des sommets



10 - à rouler n'importe comment, ça ne passe pas à tous les coups !

Nos petits rétroviseurs nous ont déjà sauvé la vie à trois reprises. Des chauffeurs de bus nous ont carrément poussés sur les bas-côtés en cailloux, à grands coups de klaxon. L'un d'entre eux s'est même serré sur la droite, pour tenter de nous renverser ! Certes, ces chauffeurs, programmés pour tuer, sont une minorité, mais ils existent ; il faut en tenir compte. En ville, ce sont les motos-taxis (photo 11) qui sont les maîtres des lieux, ne respectant personne, surtout pas les piétons qui peinent à traverser la route. Tous ont le doigt collé au klaxon, le bruit est insupportable.



11 - les villes grouillent de motos-taxis, aussi bruyantes que dangereuses



12 - un excellent ceviche

On nous avait affirmé que le Pérou est moins cher que l'Equateur. Les hôtels, premiers prix, que nous avons trouvé jusqu'ici,

sont plus sales, moins confortables et moins bien équipés (pas de ventilateur, pas de salle de bain dans la chambre) qu'en Equateur, et sont plus chers. On nous avait vanté la qualité de la cuisine péruvienne. Il est exact que les ceviches (photo 12) sont excellents, mais ils ne s'adressent pas à toutes les bourses. Le quotidien des Péruviens ressemble, le plus souvent, à une assiette de riz blanc, de haricots et de quelques morceaux d'os ou de viande dure.

Nous nous sommes reposés une journée sur la plage de Punta Sal, la seule qui soit agréable. La baignade, dans le Pacifique bien froid, n'étant pas notre tasse de thé, nous avons passé du temps à observer les gros crabes rouges (photo 13) ou oranges (photo 14), et à observer les baleines passer au large (photo 15).



13 - le dos de ce crabe semble nous regarder tristement, suppliant de lui éviter la casserole



14 - suivant l'endroit, sa robe passe du rouge à l'orange



15 - c'est le moment où les baleines passent au large

La météo de ces quinze premiers jours nous convient parfaitement : pas de précipitation et des températures qui oscillent entre 25 et 35°C, tout à fait supportables avec le vent omniprésent. Nous venons d'arriver à Lima. Nous sommes déjà à plus de 1 600 km de la frontière, dont environ 500 km effectués en pick-up et en camion. Nous avons pédalé, plus de 1 000 km, vent de face, tous les jours, dans le désert (photo 16).



16 - de la frontière à Lima : 1 600 km de désert, vent de face

Après les frayeurs des premiers jours, le calme est revenu, nos esprits se sont apaisés. Nous avons roulé, en grande partie, sur des routes à 2x2 voies, pourvues de bas-côtés en mauvais goudron, mais toutefois accessibles, en cas de besoin. Rien à dire côté accueil, les Péruviens nous accueillent tout aussi bien qu'ailleurs, et le prix des hôtels tend à diminuer au fur et à mesure que l'on descend vers le sud.

Mardi 9 octobre 2018

Info N° 24

LA ROUTE

Jusqu'à Lima, la route hésite entre mer et montagne, entre des dunes, de plus en plus hautes, au fur et à mesure que l'on avance (photo 1).



1 - route côtière au nord de Lima (photo prise derrière le pare-brise d'un camion)

Les panneaux routiers sont effrayants (photo 2). Heureusement, sur le terrain, les côtes sont moins pentues. Sur ces routes désertiques, la moindre rencontre est un événement, propice à des échanges riches en informations sur l'état de la route à venir, les possibilités de ravitaillement, ou encore d'hébergement (photos 3 et 4).



2 - effrayant, pour les cyclistes, ce panneau !



3 - plusieurs groupes de pèlerins croisent notre route



4 - Isabelle aurait bien échangé son vélo contre le scooter

La route est chargée en camions. Ils peuvent être joliment décorés (photo 5), mais pas moins dangereux pour autant.



5 - les camions péruviens sont joliment décorés

Deux grandes villes, sur cette route désertique, méritent une mention spéciale :

- Chiclayo, tant cette ville est laide, sale et poussiéreuse. Une grande partie des voies n'est pas goudronnée. Seuls, le marché coloré (photo 6), et la place centrale (photo 7) méritent le détour.



6 - le marché de Chiclayo



7 - en compagnie de John, notre hôte, sur la place de Chiclayo

- Trujillo, contrairement à Chiclayo, est une jolie ville coloniale (photo 8).



8 - la ville coloniale de Trujillo

LA PLAGE DE HUANCHACO

En arrivant à Huanchaco, on est interpellés par ces étranges pieux de roseaux qui pointent, face au large, vers le ciel (photo 9). Ce

sont des caballitos de totoras (petits chevaux de roseaux). Ces petits bateaux, construits avec le totora (sorte de roseau de 4 m de hauteur dont la moitié est immergée, qui pousse dans les dunes environnantes de bord de mer), sont utilisés par les pêcheurs, encore aujourd'hui, pour la pêche au filet (photos 10 et 11). La fabrication d'un bateau prend de une à quatre semaines et sa durée de vie varie entre un et deux mois.



9 - l'étrange plage de Huanchaco



10 - les caballitos de totora ...



11 - ... maniables, ils se comportent à merveille sur les vagues du Pacifique

Ce sont ces mêmes roseaux qui servent à construire les maisons flottantes du lac Titicaca.

INSOLITE

Quelques découvertes, au fil des kilomètres (photos 12 à 14).



12 - séchage des piments



13 - harmonieux alignement de motos-taxis



14 - on croirait qu'il nous regarde méchamment, ce pélican !

Un classique de la gastronomie péruvienne (photo 15).



15 - au menu, riz, pomme de terre et tripes

Voici ce qui arrive quand on demande de la nourriture périmée dans les pâtisseries (photo 16).



16 - huit parts de gâteaux, intransportables, à manger sur-le-champ

Mercredi 17 octobre 2018

Info N° 25

CHAN CHAN

Toujours à proximité de Trujillo (voir info précédente), nous visitons la fameuse cité pré-incas de Chan Chan (photo 1).

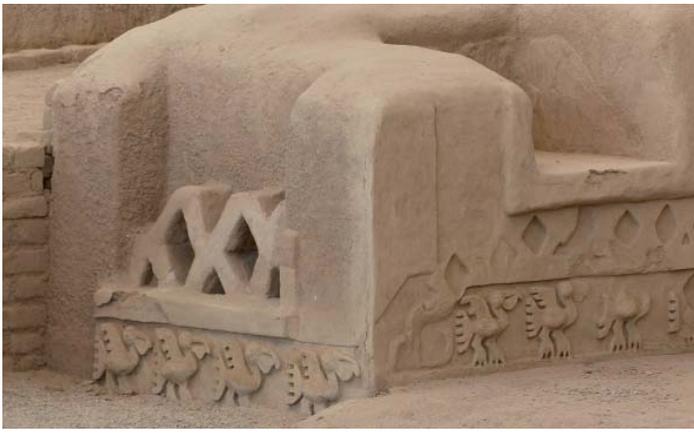


1 - nous approchons le site pré-incas de Chan Chan

La cité de terre, la plus étendue du monde, avait une superficie de 14 km² sur lesquels ne se dressaient pas moins de 28 palais où vivaient environ 100 000 personnes. De cette grandiose ville, seuls restent aujourd'hui des murs d'adobe que les orages continuent d'éroder (photo 2). Quelques palais ont été restaurés et des copies des frises originales installées pour donner une idée des lieux (photo 3).



2 - la cité de terre la plus étendue au monde



3 - reproduction des frises originales

Cette cité antique, construite par le peuple Moche, au IX^e siècle, s'est effondrée sous les coups des Incas au XV^e siècle.

LIMA

Lima : Capitale du Pérou, 13 millions d'habitants, avec les banlieues !

Nous ne sommes restés que trois jours à Lima. Il est difficile de trouver un logement dans les grandes capitales. Ceux qui reçoivent habituellement sur les sites de voyageurs ne répondent pas à 90%. 50% de ceux qui répondent, vivant le plus souvent dans de petits appartements, ne peuvent recevoir qu'un seul invité. Encore la moitié du peu qui reste est soit en vacances, soit occupée, soit déjà avec des voyageurs à la maison. De plus, ceux qui acceptent de recevoir ont beaucoup de demandes, puisqu'une grande partie des voyageurs passe par la capitale, au début ou en fin de voyage. Etant coutumiers de ce fait, nous prenons contact, avant d'arriver dans les capitales, avec des associations françaises. Les Français vivant à Lima n'ont pas souhaité nous recevoir. Nous avons, heureusement, été invités une première nuit par Abel. Abel, qui parle bien français, gère une maison d'hôtes* à environ huit kilomètres du centre-ville. A peine arrivés chez Abel, qu'il nous propose de rester une deuxième nuit, l'occasion pour lui de perfectionner son français.

A Lima, il y a des quartiers à éviter, de jour comme de nuit. C'est dans l'un de ces quartiers, que nous trouvons un hébergement chez un membre couchsurfing pour deux nuits supplémentaires. Quand Abel apprend dans quel quartier nous sommes invités, il nous propose, sans hésiter, de rester chez lui deux nuits de plus. Nous sommes arrivés à Lima, le long de la côte (photo 4), traversant des quartiers peu recommandés. Nous avons visité, pendant deux jours, les quartiers sud de Lima, proches de notre hébergement. Nous ne sommes allés qu'une seule journée dans le centre historique (photos 5 à 8). Nous y sommes allés en bus (de 1h30 à 2h30 de trajet, suivant l'heure, pour faire huit kilomètres).



4 - bord de mer à Lima



5 et 6 - la plaza de Armas : une des plus belles places du Pérou, où se concentrent les marques du pouvoir politique et religieux



7 et 8 - nombreuses « casonas » dans le centre historique de Lima : des perles architecturales issues de la colonisation espagnole

S'il ne pleut jamais à Lima, une brume continuelle, appelée garúa, l'enveloppe neuf mois de l'année. Cette brume aggrave, aujourd'hui, les problèmes de pollution d'une mégalopole, surnommée à juste titre, la ville grise ; ville envahie par des millions d'automobiles et de bus.

La population augmente de plus de 25 000 personnes par an, principalement des paysans pauvres fuyant la misère de la sierra. Ce flux n'en finit pas de poser de nouveaux problèmes à la municipalité : logement, circulation, eau... Ces gens se sont entassés dans des bidonvilles, sans eau ni électricité, sur la plaine littorale, puis de plus en plus, sur les collines de terre décharnées bordant le fleuve Rimac, dans des cabanes de terre ou d'adobe, de couleurs vives. Dans les rues sans asphalte, dans la poussière, sur les monceaux d'ordures où s'affairent les vautours, sévit misère et délinquance.

* casa familia Carrasco - Huancabamba 110 Urbanización prolongación Benavides, Santiago de Surco - 15039 LIMA - tél : 993 098 526 - abeljosuecmail.com

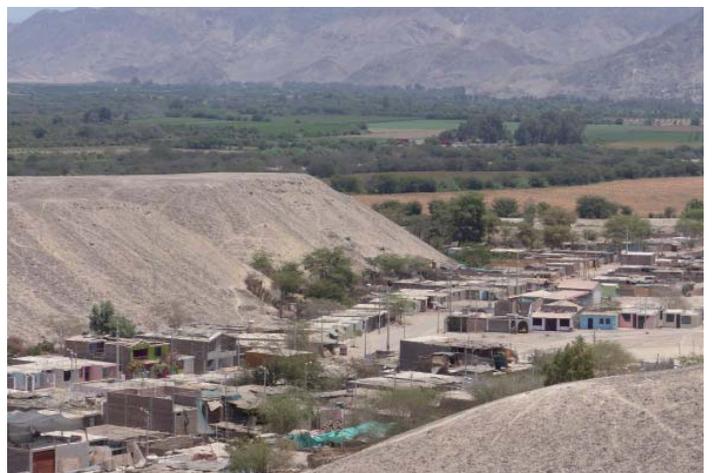
L'HABITAT DU DÉSERT

Au sud de Lima, la route côtière déroule son ruban d'asphalte sur des centaines de kilomètres, dans un désert de pierres inhospitalier. La route est longue pour les cyclistes qui ont fait l'erreur de choisir cet itinéraire. Tous les jours, un fort vent défavorable nous atteint physiquement et psychologiquement.

Si nos journées sont longues et pénibles, que penser des conditions de vie de tous ceux qui passent toute leur existence dans ce désert, sans quasiment jamais voir le soleil, dans des habitations qui tiennent plus, pour un Européen, d'un abri de jardin que d'une maison (photos 9 à 12). De temps en temps, nous arrivons dans des villages (photos 13 et 14), où nous passons la nuit, le plus souvent dans de petits hôtels peu engageants. Seule, la route principale du village est goudronnée, les autres routes étant en terre. La poussière s'ajoute à la brume omniprésente pour rendre le quotidien des habitants encore plus pénible. Nous ne sommes que de passage, nous sommes tristes de constater dans quelles conditions vivent ces habitants du désert.



9 à 12 - dans le désert côtier, des habitations de briques, de terre ou de paille



13 et 14 - de temps en temps, des villages où il ne fait pas bon vivre

Nous sommes aujourd'hui à Arequipa, bien contents d'avoir quitté la côte.

Au sud de Lima, nous continuons à longer, plus ou moins, la côte Pacifique. Le soleil est au rendez-vous jusqu'à Nazca et la route, parfois longue et monotone (photo 1), s'avère agréable en d'autres endroits, comme dans la région de Pisco, où les vignes côtoient les dunes de sable (photo 2).



1 - une route parfois longue et monotone



2 - entre Pisco et Ica, les vignes côtoient les dunes

Trois sites ont retenu notre attention entre Lima et Nazca : la péninsule de Paracas, la laguna de Huacachina et les lignes de Nazca.

LA PÉNINSULE DE PARACAS

Après 260 km de route sans grand intérêt depuis Lima, la péninsule de Paracas, zone protégée depuis 1975, s'apparente à un petit coin de paradis. Les paysages désertiques hésitent entre dunes, roches, mer et falaises (photos 3 à 8). Les milieux côtiers de la réserve sont propices à la conservation et à la reproduction de nombreuses espèces d'oiseaux sédentaires et migratoires. Parmi les espèces les plus communes se trouvent le pélican, le goéland gris, la sterne inca (photo 9), le bec-en-ciseaux, le pluvier argenté, le condor des Andes, le manchot de Humbolt, le flamant du Chili et les fous variés (photo 10).



3 à 8 - la péninsule de Paracas : roches, mer et sable



9 - sternes incas



10 - fous variés

Arrivés dans la matinée à Paracas, nous avons fait le tour de la réserve avec nos vélos chargés (photo 11), avant de revenir dans la ville pour y trouver un hébergement.



11 - en route pour le tour de la réserve

LAGUNA DE HUACACHINA

Proche de la ville d'Ica, cette belle oasis, au cœur du désert de la côte Pacifique, est un des lieux les plus étonnants de ce désert. Le lac est bordé d'une végétation abondante composée de palmiers, d'eucalyptus et de caroubiers (photos 12 et 13). Ce lieu magique lui a valu d'illustrer les billets de 50 soles.



12 et 13 - le lagon de Huacachina

NAZCA

C'est ici, qu'en plein désert, ont été tracées les lignes qui ont suscité tant de polémiques scientifiques et de divagations liées au surnaturel.

Les lignes tracées dans la pampa San José constituent l'une des énigmes majeures de notre temps. Elles furent découvertes en 1939. Elles se présentent sous la forme d'un réseau de figures zoomorphes (araignée, singe, lézard...) et géométriques, que leur taille (jusqu'à trois mètres de longueur pour les figures et dix kilomètres pour les lignes) ne rend visible que du ciel. Cette œuvre aurait vu le jour entre 300 avant J.-C. et 800 de notre ère. Aucune explication satisfaisante n'a été, à ce jour, donnée pour la signification de cet ouvrage sans équivalent.

Parmi les théories les plus sérieuses, Kosok, en 1939, parla du plus grand calendrier astral du monde. Les lignes étant des chemins sacrés, les figures géométriques des lieux de culte et les figures animales des représentations de divinités. En 1940, la mathématicienne allemande Maria Reiche, qui consacra sa vie aux lignes, conclut que les lignes droites correspondaient aux couchers de soleil lors des solstices, qui marquaient le début des cycles agricoles. Ses conclusions rejoignaient celles de Kosok. Plus récemment, une nouvelle école jeta le trouble dans les esprits, en affirmant que les théories de Kosok et de Reiche ne tenaient pas, du fait que le ciel qu'observaient les astronomes, il y a mille ans, n'était pas le même qu'aujourd'hui, en raison du mouvement des planètes.

Pour ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir l'avion pour survoler les lignes, il y a un mirador de douze mètres de hauteur, à une vingtaine de kilomètres de la ville de Nazca, qui permet de voir un lézard, un arbre et une main (photo 14).



14 - point de vue sur les lignes de Nazca, depuis un mirador

ÇA SE COMPLIQUE

Au-delà de Nazca, un phénomène météorologique tout à fait inhabituel : brouillard et pluie fine, pendant plusieurs jours, sans interruption, provoquant des chutes de pierres aussi impressionnantes que dangereuses. Les infiltrations d'eau, dans les falaises du bord de mer, constituées d'un conglomérat de sable et de grosses pierres rondes, provoquent des éboulis sur plus de 200 km. Après avoir bravé un fort vent de face, provoquant une tempête de sable (photo 15), un pick-up de la police nous embarque sur 130 km environ. Alors que nous déjeunons dans un petit restaurant, Henry, assis à une table voisine, nous proposa de nous emmener jusqu'à Camaná, 130 km plus loin, dans son pick-up (photo 16). Nous n'avons pas regretté d'avoir accepté ces aides, quand nous avons vu l'état de la route : coulées de boue et chutes de pierres partout sur la chaussée, provoquant des accidents. Les pierres continuaient à tomber régulièrement lors de notre passage, tombant à quelques mètres seulement du véhicule ! Impossible à vélo, nous avait dit, à juste titre, la police.



15 - nous avançons péniblement, bravant la tempête de sable



16 - on termine la route côtière en pick-up

A Camaná, nous allons prendre la route qui monte vers Arequipa, à la perpendiculaire de la route côtière. Nous sommes soulagés de nous éloigner de cette satanée route, que nous suivons depuis notre arrivée au Pérou.

Notre aventure péruvienne se termine. Nous serons dans quelques heures en Bolivie. Nous avons traversé rapidement ce grand pays, qu'est le Pérou, espérant arriver en Bolivie et au salar d'Uyuni avant la saison des pluies qui approche.

Il reste encore quelques aventures à partager sur le Pérou. Nos infos sur la Bolivie arriveront un peu plus tard.

Jeudi 1^{er} novembre 2018

Info N° 27

VERS AREQUIPA

Dès que nous quittons la côte, la route est plus belle, plus agréable. Les falaises prennent des couleurs (photos 1 et 2). La route monte progressivement jusqu'à Arequipa, située à 2 375 m.



1 et 2 - dès que nous quittons la côte, les falaises prennent des couleurs

AREQUIPA

Surnommée la perle des Andes, la deuxième plus grande ville du Pérou a été déclarée patrimoine de l'humanité par l'UNESCO. Les monuments, les églises et les casonas, vastes demeures du XVII^e et du XVIII^e siècle (photo 3), ont été construits en sillar, la pierre volcanique blanche. La cathédrale, qui a perdu l'un de ses clochers lors du séisme de 2001, domine la place centrale (photo 4).



3 - la cour d'une casona construite en pierre volcanique blanche



4 - la cathédrale occupe tout un côté de la place centrale

Dans le musée de l'alpaga, on assiste à des démonstrations de tissage à partir de la laine d'alpaga (photo 5), et l'on apprend tout sur le processus de fabrication de textiles à l'aide des anciennes machines.



5 - démonstration du tissage de la laine d'alpaga

Des ethnies indigènes occupent les rues d'Arequipa ; l'occasion d'admirer d'autres tenues traditionnelles fièrement portées par les femmes (photo 6).



6 - une coiffe, encore jamais vue

La ville d'Arequipa est entourée de trois volcans majestueux : le Pichu Pichu, qui culmine à 5 664 m, le Misti (photos 7 à 9), qui se dresse à 5 825 m, est vénéré comme l'est le mont Fuji au Japon, et le fameux Chachani (photos 10 à 12) qui, avec ses 6 075 m, nous avait permis, en 2004, de passer la barre des 6 000 m ; une ascension gravée pour toujours dans nos mémoires.



7 - le Misti (5 825 m) coiffé d'un voile nuageux



8 - la bergère et ses moutons n'ont-ils pas un superbe point de vue ?



9 - coucher de soleil sur le Misti



10 - le Chachani (6 075 m) domine la ville d'Arequipa



11 - majestueux !



12 - cette fois-ci, nous n'en ferons pas l'ascension

Il faut attendre d'arriver sur l'Altiplano, à environ 3 800 m d'altitude, pour apercevoir nos premières vigognes (photo 13) et troupeaux de lamas (photo 14).



13 - vigogne sauvage sur l'Altiplano, à 3 800 m d'altitude



14 - troupeau de lamas

INSOLITE

La Panaméricaine voit passer des engins étonnants (photo 15).



15 - transport de godets pour les pelleteuses dans les mines

Mardi 6 novembre 2018

Info N° 28

UNE VILLE DANS LA VILLE

C'est en 1570, à peine 40 ans après l'arrivée des premiers Espagnols à Arequipa, qu'est fondé le monastère de Santa Catalina.

Chaque religieuse y a construit sa cellule pour mener une vie d'isolement totale, à l'écart de la ville (qui encercle le monastère), enfermée derrière un imposant mur d'enceinte. Les mouvements sismiques, qui secouent en permanence la zone, obligent les religieuses à réparer ou reconstruire leurs cellules.

Ce monastère est ouvert au public depuis 1970. La visite des lieux, excepté le quartier où vivent encore aujourd'hui des religieuses, donne une idée de ce que pouvait être cette vie monacale. On arpente les 20 000 m² de cette forteresse religieuse unique, on se délecte de la lumière et des couleurs, on passe d'une cour à l'autre, de corridors peints de tons ocres, bruns, rouges, à des cloîtres bleus ou orangés (photos 1 à 4). On y passe plus de deux heures, émerveillés.



1 à 4 - le monastère Santa Catalina : une ville dans la ville

RÉAPPRENDRE À PÉDALER

L'Altiplano, à une altitude moyenne de 3 800 m, plus ou moins 200 m suivant les endroits, pose problème aux cyclotouristes. Pédaler à cette altitude, avec les bagages, nécessite une nouvelle pédalée. Le moindre effort essouffle, étourdit, donne la migraine et vide les batteries bien plus vite qu'à l'accoutumée (autant les batteries du corps humain que celles des appareils électroniques). On peut être essoufflés et fatigués rien qu'en parlant ! Tant que l'on pédale sur du plat, tout va bien. Ça se complique quand arrive une côte. Du fait de l'altitude et du manque d'oxygène, la côte semble interminable. Le réflexe serait de descendre les vitesses pour mouliner sur les pédales, pour monter plus facilement, comme on le ferait à des altitudes moindres. Mais, mouliner (tourner rapidement les pédales) essouffle jusqu'à ne plus pouvoir respirer. Il faut alors trouver le bon rythme pour ne pas trop mouliner, tout en n'écrasant pas trop les pédales, ce qui aurait des conséquences néfastes pour les genoux.

Et pourtant, que la route est belle sur l'Altiplano (photos 5 et 6).



5 - de l'ocre à perte de vue...



6 - ...et subitement, au détour d'un virage, les falaises changent de robe

Juste avant d'arriver à Puno, sur les bords du lac Titicaca, un petit col à 3 994 m nous vaudra quelques étourdissements. Ce sera notre point culminant au Pérou.

PUNO ET LE LAC TITICACA

Nous avons passé trois nuits à Puno : deux nuits, hébergés dans le confortable centre de sauna de Florent, Français installé à Puno, et une autre nuit chez José, dit Pépé, dans une vieille maison péruvienne typique, d'un confort très rudimentaire. Le coin WC/lavabo, sans eau courante, était bien difficile d'approche, sauf en se bouchant le nez. Nous en avons le pressentiment avant de nous rendre chez Pépé mais, ce dernier nous ayant si gentiment invité, en le croisant dans les rues de Puno, nous ne pouvions pas faire autrement que d'y passer une nuit.

Puno, située à 3 825 m, sur les bords du lac Titicaca (photo 7), est une ville agréable et touristique.



7 - Puno, au bord du lac Titicaca

Lors de notre voyage au Pérou, en 2004, nous avons fait la virée vers les îles du lac Titicaca. Nous n'avions pas prévu de refaire cette balade, tout comme nous ne sommes pas retournés à Cusco et au Machu Picchu. Le sort en a décidé autrement. Alors que nous étions arrêtés sur une place de la ville de Puno, regardant un défilé folklorique, Rocio, directrice d'une agence de voyage, nous propose une visite gratuite des îles d'Uros et de Taquile, déjeuner inclus. Rendez-vous est pris pour le lendemain. On se rend sur ces îles en bateau, sur le lac navigable le plus haut du monde (3 810 m), d'une superficie de 8 559 km², soit quinze fois le lac Léman ! Aujourd'hui encore, les indigènes, qui y naviguent, jettent dans ses eaux deux feuilles de coca en offrande au dieu. Les eaux du lac, claires, froides (8 à 9°C), profondes (jusqu'à 282 m), sont menacées d'un grave péril apparu sous la forme d'une lentille d'eau qui, née de la pollution, est en train de tuer faune et flore aquatique en tissant un tapis impénétrable par les rayons solaires. A ce jour, nul ne sait d'où est venu ce fléau qui se nourrit des déchets déversés par les hommes, ni comment le combattre.

Le roseau, qui pousse sur le Titicaca (le totora), est un bienfait des dieux (photo 8), puisqu'il est utilisé dans la construction des îles flottantes, des habitations et des embarcations, mais aussi en vannerie et pour nourrir le bétail.



8 - retour de récolte du totora

On sait peu de choses sur les indigènes Uros, sinon qu'ils venaient sûrement du nord du Chili actuel. Les Uros se sont éteints totalement vers 1950, abandonnant leur terre de roseaux aux indigènes Aymaras de Puno. Ces derniers ont occupé les îles, y perpétuant les traditions tout en mettant en place les infrastructures nécessaires pour attirer les touristes à venir découvrir ce mode de vie unique au monde : une soixantaine d'îles artificielles, construites de roseaux (totora), amarrées à des piquets leur évitant la dérive, dont la superficie varie de quelques dizaines à quelques centaines de mètres carrés. Chaque semaine, une nouvelle couche de roseaux est ajoutée pour remplacer celle qui a coulé ou pourri, et tous les dix ans, il faut reconstruire une autre île. Les habitations (photo 9) sont également construites en totora. Nombre de ces maisons, contrairement à ce que l'on veut bien nous faire croire, ne sont occupées qu'en journée, pour recevoir les touristes et tenter de leur vendre l'artisanat traditionnel (photo 10), qui est le plus souvent acheté à Puno ! Les visiteurs sont déposés par les bateaux des agences sur des dizaines de petites îles, entourant l'île principale. Il leur est ensuite proposé de rejoindre l'île principale dans le gros bateau de totora (photo 11), nécessitant quelques pièces supplémentaires de bolivianos. Certes, un piège à touristes, mais il est tout de même intéressant de découvrir ces îles. Les îles d'Uros sont à 30 mn de bateau de Puno.



9 - habitations des îles Uros



10 - l'artisanat, pas toujours fabriqué sur place



11 - les gros bateaux de totora ; une nouveauté pour faire de l'argent

Il faut encore 2h30 pour accoster sur l'île de Taquile. Après avoir soufflé tant et plus pour accéder sur la place principale de l'unique village, au sommet de l'île, nous découvrons les coutumes et les costumes des habitants, qui sont restés les mêmes depuis des siècles (photos 12 à 15). Les pompons ont un rôle capital dans la vie sociale. Leur présence, sur les châles portés par les femmes, indique leur condition de femme mariée. Les hommes, en plus de leur bonnet à pompon, accrochent à leur large ceinture tissée (étrangement similaire à celle du Pays Basque) un petit sac coloré de coca, caractéristique du statut d'homme marié. Les femmes filent la laine sur leur fuseau de bois, tout en marchant, alors que les hommes tricotent eux-mêmes leurs bonnets (photo 16).



12 - toujours le même costume depuis des siècles sur l'île de Taquile



13 - la coiffe traditionnelle



14 - un petit sac, pour la coca, accroché à la ceinture



15 - bonnet à pompon pour les hommes



16 - les hommes tricotent eux-mêmes leur bonnet

INSOLITE

Peu après Puno, en direction de la Bolivie, le village de Chucuito possède un trésor : le temple Inka Uyo, dédié à la fécondité (photo 17). Le sanctuaire accueille des sculptures phalliques. Les Péruviens viennent de loin caresser ces sculptures, dans l'espoir de voir exaucer leur souhait d'avoir un enfant.



17 - une des sculptures phalliques du temple inca de Chucuito

VERS LA BOLIVIE

La route, longeant le lac, en direction de la Bolivie, dévoile des paysages baignés d'une lumière exquise entre les immensités de l'Altiplano et l'infini du lac Titicaca (photos 18 et 19).



18 - l'Altiplano baigné d'une lumière magique



19 - moutons et lamas sont élevés autour du lac Titicaca

Bolivie



Mercredi 14 novembre 2018

Info N° 29

COPACABANA

Quelques kilomètres après avoir passé, sans difficultés, la frontière bolivienne, nous arrivons dans le charmant village de Copacabana (à ne pas confondre avec la célèbre plage brésilienne du même nom), lové à flanc de colline (photo 1), à 3 850 m, au bord du lac Titicaca que nous continuons de longer en Bolivie.



1 - arrivés en Bolivie, à Copacabana



2 - un étal du marché

Comme à notre habitude, nous allons traîner du côté du marché (photo 2), pour découvrir la diversité des fruits et légumes de saison.

Tout près du marché, tous les jours, entre 10h et 14h, la place principale, devant l'église, devient le centre d'intérêt de la ville. La cathédrale abrite la Vierge de Copacabana, la seule Vierge indigène de Bolivie. On lui attribue des centaines de miracles, ce qui fait de Copacabana l'un des principaux centres de pèlerinage du pays. En conséquence, tous les jours de la semaine, des dizaines de voitures, bus, camions, taxis, motos et vélos se garent devant la cathédrale, entre 10h et 14h, afin de se faire bénir. S'en suit une petite cérémonie durant laquelle le prêtre envoie de l'eau bénite sur le moteur, la carrosserie et l'intérieur de la voiture (photo 3). Pour l'occasion, les véhicules sont décorés de fleurs, chapeaux et autres gadgets qui font marcher l'économie de la ville. Après la bénédiction, les véhicules sont aspergés d'alcool, en général du cidre (photo 4). Les familles se dirigent ensuite vers la plage, pour y faire la fête, consommant beaucoup de bière. Les conducteurs ne risquent plus rien sur la route, les véhicules sont bénis. Ils pourront dépasser à l'approche d'un sommet de côte, et ne pas respecter la signalisation. Le week-end, ce sont des centaines de voitures qui défilent devant le prêtre, venant de tout le pays et même des pays voisins.



3 - bénédiction des voitures devant la cathédrale ...



4 - ... qui sont ensuite aspergées de cidre

Nous sommes montés au calvaire qui domine la ville, d'où l'on jouit d'une superbe vue sur Copacabana et le lac Titicaca (photo 5). Les croyants montent en suivant un chemin de croix. En haut, des miniatures de maisons, de voitures, de billets de banque... sont mis en vente (photo 6). On les achète pour faire ch'allar : un rite populaire censé assurer, dans l'avenir, la possession de ces objets.



5 - point de vue sur Copacabana et le lac Titicaca



6 - les miniatures vendues au sommet du calvaire pour les obtenir en vrai dans le futur

DE COPACABANA À LA PAZ

La route s'élève tout de suite en quittant Copacabana, jusqu'à un passage à 4 267 m (nouveau record d'altitude à vélo). A chaque virage, de nouvelles vues sur le lac Titicaca nous émerveillent (photos 7 et 8).



7 et 8 - au fil des kilomètres, différents points de vue sur le lac Titicaca

Nous redescendons dormir à San Pablo de Tiquina, de l'autre côté du lac (photo 9). Pour y arriver, il faut traverser la partie la plus étroite du lac, sur un bac d'un autre temps (photo 10) qui, malgré un fond bien ajouré, peut transporter camions et bus (photo 11).



9 - San Pablo de Tiquina ...



10 - ... nous y arrivons avec le bac



11 - ces bacs d'un autre temps transportent encore bus et camions

Sur ces belles routes boliviennes, sur cet Altiplano baigné de lumières exceptionnelles, il est dommage, dès qu'on s'approche des fossés, d'avoir le même spectacle qu'au Pérou voisin (photo 12).



12 - les fossés boliviens ne sont guère plus présentables que les fossés péruviens

RENCONTRE

Nous faisons une rencontre étonnante entre Copacabana et La Paz : une famille française voyageant en Amérique du sud, avec trois enfants en bas âge, dans un étonnant camping-car, quatre roues motrices (photo 13). Nous les reverrons après La Paz, puis au cœur du salar d'Uyuni.



13 - avis aux amateurs, le véhicule sera vendu au Brésil, à la fin du périple

INSOLITE

- dans un minuscule village, une réunion municipale dont l'ordre du jour porte sur l'eau potable. Ne trouvez-vous pas qu'il y a discrimination entre le groupe de femmes et les hommes (photo 14) ?



14 - il n'y a des chaises que pour les hommes !

- en Bolivie, la plupart des habitations, à la campagne et dans la sierra, sont construites en adobe (photos 15 et 16). L'adobe est une brique utilisée depuis les temps immémoriaux. C'est un mélange d'argile et de paille séchée au soleil dans des gabarits. La brique d'adobe est un matériau peu coûteux, car souvent faite par des «petites mains». Un mur d'adobe ne résiste pas aux séismes de force 6, très fréquents, et aux conséquences catastrophiques.



15 et 16 - la plupart des constructions boliviennes sont en briques d'adobe.

LA CORDILLÈRE ROYALE

A l'extrémité est du lac Titicaca (photo 1) se dresse une gigantesque barrière blanche, longue d'environ 160 km, assez étroite (30 km). Nous sommes face à la cordillère Royale dont les cimes les plus hautes attrapent 6 000 m. Nous allons la longer jusqu'à La Paz (photo 2).



1 - l'extrémité du lac Titicaca débouche sur la cordillère Royale



2 - nous allons longer des cimes de plus de 6 000 m jusqu'à La Paz

LA PAZ

Atypique, étonnante, surprenante, extraordinaire, c'est l'impression que nous avons eu en découvrant la plus grande ville de Bolivie, la plus haute capitale du monde.

La ville s'étage entre 3 200 m et 4 000 m d'altitude. Le cœur de la ville se trouve à 3 650 m. Il n'y a pas un cm² de terrain plat à La Paz, au grand désespoir des cyclistes.

En venant de Copacabana, on arrive dans la capitale par El Alto, la grande banlieue, à 4 100 m. Pour atteindre le centre-ville, il faut dégringoler 500 m sur quelques kilomètres ! Par chance, pour éviter, avec des vélos chargés, de détruire les patins de freins et les jantes, il est possible de descendre avec le téléphérique. Il existe, depuis 2014, un réseau extraordinaire de téléphériques qui ne cesse de s'étendre. Ce métro volant nous transporte au-dessus de la ville, avec nos vélos, pour seulement trois boliviens par trajet (moins de 0,40 €), et autant pour le vélo, les plus hauts sommets de Bolivie en toile de fond (photo 3). Après avoir survolé El Alto, un autre téléphérique plonge littéralement vers le centre-ville de La Paz, 500 m plus bas (photo 4). L'effet est saisissant. La ville, en contrebas, semble être construite au fond d'un immense cratère.



3 - dans le téléphérique qui survole El Alto : point de vue sur l'illimani (6 465 m)



4 - un deuxième téléphérique plonge vers le centre-ville de La Paz

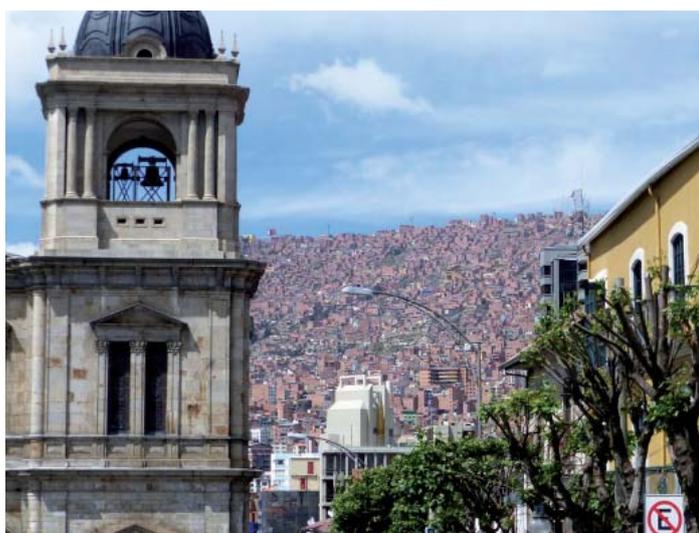
Le patrimoine de la ville de La Paz a été négligé par les autorités. Des couvents magnifiques et des églises remarquables ont été abattus pour céder la place à des bâtiments bien laids. Seule la calle (rue) Jaén a conservé son aspect colonial (photo 5).



5 - seule la calle Jaén a conservé son aspect colonial

La place Murillo, la place principale de La Paz, regroupe le palais présidentiel, le congrès et la cathédrale. Sur cette place, des

trouées entre les bâtiments dégagent des points de vue exceptionnels sur la partie de la ville bâtie quasiment à la verticale sur des falaises qui s'élancent vers El Alto (photos 6 à 8).



6 à 8 - de 3 600 à 4 100 m, une étonnante ville verticale

Le cimetière de La Paz est un véritable musée à ciel ouvert. Animé toute l'année, il l'est encore plus le 1^{er} novembre. Les Boliviens ne viennent pas s'y recueillir, ils viennent chanter et boire en l'honneur des défunts. Le 1^{er} novembre, toute la ville défile dans le cimetière (photo 9). Les prêtres bénissent, les musiciens animent, pendant que d'autres se regroupent pour un pique-nique (photo 10). Les tombes sont nettoyées pour l'occasion. La location des échelles est un bon business (photos 11 et 12).



9 - tout La Paz se retrouve au cimetière le 1^{er} novembre



10 - les Boliviens viennent pique-niquer et boire avec les défunts



11 et 12 - il faut louer des échelles pour accéder aux boîtes les plus hauts

Le cimetière est composé de centaines d'immenses blocs de béton, tous décorés sur les pignons (photos 13 à 15). Chaque bloc de béton est percé de cavités dans lesquelles sont déposés les morts qui seront ressortis et incinérés huit années plus tard. Les cercueils sont alors remplacés par des urnes.



13 à 15 - les pignons des blocs de bétons sont artistiquement décorés

Nous avons été reçus, à La Paz, par une famille française (photo 16), installée depuis deux mois dans un très bel appartement, au sud du centre-ville, encerclé par des roches surprenantes, comme lové au cœur de canyons. Confortablement installés, nous avons pu nous ressourcer et régler quelques problèmes. Il a fallu trouver un magasin de vélo sérieux (ce qui n'est pas chose facile en Bolivie) pour régler la transmission des vélos. Il a aussi fallu trouver un bon ophtalmo pour Bruno, pour contrôler ses yeux. Depuis quelques jours, il voyait des corps flottants devant son œil gauche, ce qui aurait pu déboucher sur un déchirement ou décollement de la rétine. Par chance, nous sommes tombés

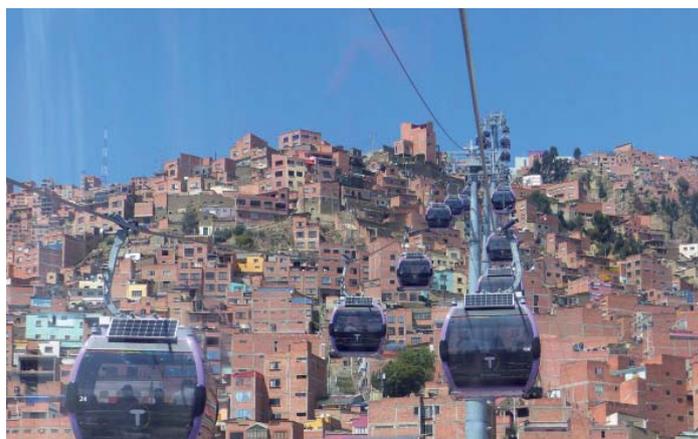
sur un très bon ophtalmo, parlant parfaitement l'anglais et qui possédait un équipement très perfectionné. Il a décelé un petit trou et a préféré faire quelques points de laser pour nous éviter d'éventuels problèmes.



16 - Dorothée, Luis Carlos et leur fils Diego nous reçoivent admirablement à La Paz

Bien évidemment, ces petits désagréments nous ont laissé peu de temps pour visiter la ville de La Paz.

En partant de chez nos hôtes français, il nous a fallu descendre un dénivelé de 350 m, sur une route exécration, avant de reprendre un premier téléphérique jusqu'au centre-ville, puis un deuxième pour remonter à El Alto, à 4 100 m, et nous diriger vers le salar d'Uyuni. Ce dernier survol de la ville (photo 17) nous permet d'admirer la cordillère Royale, au-delà des câbles du téléphérique (photo 18).



17 - nous quittons La Paz par le téléphérique



18 - dernier point de vue sur la cordillère Royale

INCROYABLE MAIS VRAI : Le cimetière des éléphants

A El Alto, il y a un endroit incroyable qui défie la raison. Les Boliviens qui n'en peuvent plus, les laissés-pour-compte ou les exclus,

s'y rendent pour se laisser mourir. Ces chambres closes s'appellent le « cimetière des éléphants ». On y boit des litres d'alcool à 96° jusqu'à ce que mort s'ensuive. Dans le tarif, est inclus un enterrement sommaire. Une réalité choquante, sauvage et inquiétante.

Vendredi 23 novembre 2018

Info N° 31

À L'APPROCHE DU SALAR

La traversée du salar d'Uyuni s'apparente à une aventure, encore plus à vélo qu'en voiture. Les récits de voyageurs sur cette traversée sont nombreux. Par contre, peu de choses sur les alentours du salar, sur les routes qui y mènent.

L'aventure commence à Challapata, environ 200 km au nord du salar. C'est peu avant Challapata, qu'un cycliste hollandais, nommé Laurent, nous rattrape. Nous ferons route ensemble jusqu'à l'entrée du salar.

Le premier jour nous emmène à Tambillo, une étape de 100 km de montagnes russes, vent de face, entre 3 700 et 3 800 m avec 400 m de dénivelé positif. Nous arrivons exténués dans le hameau de Tambillo. Le conseil du village nous met à disposition une ancienne salle de classe. A la nuit tombée, un autre cycliste arrive. Nous reconnaissons Nuno, jeune portugais, que nous avons déjà rencontré, fin juillet, en Colombie.

Le deuxième jour nous mènera à Salinas, sur 50 km de route goudronnée. Ce sera la fin du goudron. Il n'est pas tard, nous décidons de continuer. Il faut maintenant contourner le volcan sacré Tunupa, sur une piste tantôt roulante, tantôt de cailloux, tôle ondulée ou sable, pour arriver dans le village de Coqueza, à l'entrée du salar.

Deux journées longues et difficiles, deux journées magnifiques de paysages sublimes, où nous arriverons quand même à trouver le temps de faire des arrêts photos (photos 1 à 14).



3 - la route n'est pas toujours plate



4 - les premiers volcans à l'horizon



1 - n'y aurait-il que des touffes d'herbes sur l'Altiplano ?



5 - avant le sel, le sable fait son apparition



2 - à l'approche du salar, l'Altiplano se métamorphose



6 - les troupeaux de lamas sont nombreux sur cette route



7 - monsieur nous regarde passer nonchalamment



11 - Bruno tente de passer en force. La roue arrière du vélo se rebelle, voudrait passer devant ! La chute est évitée de justesse : pas moyen d'y couper, séance poussette



8 - cratère de météorite



12 - premier point de vue sur le salar d'Uyuni



9 - nous contournons le volcan Tunupa



13 - le volcan Tunupa au coucher de soleil ...



10 - dans les parties sableuses, nos vélos ne nous facilitent pas la tâche. Ils s'obstinent à ne pas vouloir avancer. Isabelle et Nuno (le Portugais) poussent



14 - ... puis au lever de soleil

MENTION SPÉCIALE

Une mention spéciale à Marie et Maxime (photo 15) qui logeaient dans l'hôtel de sel de Coqueza. Dans leur forfait/tour, ils disposaient d'une chambre avec deux lits. Ils nous ont spontanément proposé de n'occuper qu'un seul lit pour que l'on puisse profiter du second lit. Après une étape de presque 100 km, dont la moitié sur de la piste, nous avons beaucoup apprécié ce geste, qui nous a évité d'avoir à monter la tente de camping de nuit. Pour sûr, nous allons rester en contact et nous leur rendrons visite, un de ces jours, dans leur yourte, en Haute-Loire.



15 - merci Marie et Maxime de nous avoir invités dans votre chambre

LES CAMÉLIDÉS

On rencontre beaucoup de camélidés sur l'Altiplano, en particulier au nord du salar d'Uyuni. Les trois principaux camélidés sont le lama, l'alpaga et la vigogne.

Les lamas et les alpagas sont domestiques (photo 16), comme les vaches et les moutons chez nous. Ils ne vivent plus aujourd'hui à l'état sauvage. Le lama est le plus grand, il pèse entre 130 et 200 kg. Il est utilisé comme bête de somme, mais aussi pour sa viande. L'alpaga, plus petit, plus touffu, est surtout utilisé pour sa laine d'excellente qualité. Il est moins sociable que le lama. Il peut cracher et frapper avec ses pattes. Contrairement aux idées reçues, le lama ne crache presque jamais.



16 - les lamas sont des animaux d'élevage

La vigogne, plus petite, vit uniquement à l'état sauvage (photo 17). Elle est plus timide et plus méfiante que ses deux cousins. Sa laine, très fine, est reconnue pour sa très grande qualité. Cependant, elle en produit très peu. La vigogne a été ajoutée à la liste des animaux en voie d'extinction. Grâce aux efforts qui se sont multipliés depuis les années 70, sa population progresse à nouveau.



17 - les vigognes vivent à l'état sauvage

Dimanche 2 décembre 2018

Info N° 32

LE SALAR D'UYUNI



1 - nous allons nous éloigner, petit à petit, de ce magnifique volcan

Au programme du jour, la traversée du salar d'Uyuni jusqu'à l'île Incahuasi, au cœur du salar.

Laurent, qui devait traverser jusqu'à l'île avec nous, n'est pas en forme. Il va traverser le salar directement jusqu'à la ville d'Uyuni. Nuno souhaite faire l'ascension du volcan Tunupa. Il achète le ticket d'accès, mais ne pourra pas aller au-delà du premier belvédère. Pour des raisons purement commerciales, il faut un guide pour aller plus haut. Il n'y a pourtant aucune difficulté technique à cette ascension.

Nous voilà seuls pour traverser le salar. Après avoir laissé le volcan Tunupa derrière nous (photo 1), il faut prendre l'île Incahuasi en ligne de mire, et tenter de conserver le cap. Seulement, il y a 37 îles disséminées sur ce salar. Il y en a une bien visible ; ce doit être celle-là ! À défaut de GPS, il faut essayer de se repérer avec l'application Maps.Me du téléphone (la seule aide que nous possédons), toutefois moins détaillée que l'application OpenStreetMap. Après moult recherches et tâtonnements pour localiser l'île que nous cherchons, il faut rectifier le cap, nous ne nous dirigeons pas vers la bonne île. Avec le soleil de face, l'île Incahuasi n'est pas visible. Nous voici seuls dans ce désert blanc (photo 2), sans aucun point de repère. Il faut faire le point régulièrement pour ne pas partir de travers. Un petit en-cas rapide s'impose (photo 3). La réverbération est importante, il faut essayer d'avancer le plus vite possible. À midi, après 45 km, nous abordons l'île Incahuasi (photo 4). Il faut réparer une crevaison de la roue avant du vélo d'Isabelle (photo 5). Il y a deux trous dans la chambre à air, sans que nous arrivions à en trouver la cause : rien dans le pneu. Bruno n'aime pas ça !



2 - nous voici seuls face à l'infini blanc



3 - séance pause en-cas



4 - nous arrivons sur l'île Incahuasi



5 - on cherche, en vain, ce qui a bien pu provoquer la crevaison

Trois cyclistes argentins sont arrivés peu avant nous. Ils étaient partis la veille et se sont perdus. A la nuit tombée, ils ont dû dormir au cœur du salar.

Nuno, le Portugais, nous rejoint en fin d'après-midi, ainsi que Nicolas, un cycliste français venant de l'ouest du salar (nous arrivons du nord). Nous ferons le tour de l'île ensemble (photo 6), pour découvrir le côté caché de l'île, là où il n'y a pas de touristes. De grands cactus se plaisent sur cette île (photo 7). Un refuge sommaire est ouvert, pour les cyclistes, à la nuit tombée, juste avant le coucher de soleil (photo 8).



6 - nous faisons le tour de l'île avec Nuno et Nicolas



7 - les cactus se plaisent sur l'île, à 3 660 m



8 - coucher de soleil sur le salar

Cette étendue de sel constitue le plus vaste désert de sel du monde, d'une dimension de 150 km sur 100. C'est aussi un tiers des réserves de lithium exploitables de la planète (5,5 millions de tonnes sur les 11 millions de tonnes que compte la planète). Ces réserves de lithium, composant essentiel des batteries électriques, sont actuellement au cœur des convoitises des multinationales.

Le sel est exploité (photo 9), mais la production annuelle d'environ 25 000 tonnes ne risque pas d'épuiser les 64 milliards de tonnes estimés. L'épaisseur du sel varie de 2 à 120 m suivant les endroits.



9 - le salar ne sert pas seulement de terrain de jeu aux touristes

La disparition du lac préhistorique Tauca, il y a 14 000 ans, a donné naissance à cette croûte de sel unique au monde. Le jour suivant, il nous faut rejoindre la terre ferme. Il reste 70 km de pédalée jusqu'au village de Colchani. Le revêtement est moins bon. Les aspérités du sol font trembler les vélos et les sacoques, et font chuter la moyenne. Partis avec Nuno sur un mauvais cap, il faudra rectifier pour trouver la bonne direction. Nous suivions avec confiance Nuno qui se référait à son application OpenStreetMap ! Nous ne prenons pas exactement les mêmes directions après avoir constaté l'erreur de navigation. Il faudra également être attentifs aux nombreux trous d'eau (photo 10). Les plus petits, avec la réverbération, sont difficiles à déceler. Isabelle en fera les frais, en mettant le pied à terre, au niveau d'un petit trou d'eau. La voici coincée sous le vélo, le pied dans le trou, appelant au secours son cher et tendre.



10 - il faut se méfier des nombreux trous d'eau

Partis à 7h45, nous arrivons à Colchani à 17h30, exténués, brûlés par le soleil. Comme sur un glacier, le soleil violent réverbère de partout, fatiguant les yeux, brûlant la peau et gonflant exagérément les lèvres. Nous dormirons à Colchani dans un hôtel de sel. Les vélos auront besoin d'une bonne douche (photo 11).



11 - Les vélos auront besoin d'une bonne douche

UYUNI

La ville d'Uyuni, en bordure du salar, aux confins du désert, est triste, sale et poussiéreuse. Le vent violent la recouvre de poussière toute l'année. Seul, le cimetière des trains mérite le détour (photo 12).



12 - cimetière des trains à Uyuni

POTOSI

Hébergés à Uyuni chez une charmante famille couchsurfing, nous pouvons y laisser, en toute sécurité, nos affaires. Nous avons besoin de faire une pause le temps que nos lèvres se soignent. Nous allons aller à Potosi en auto-stop. La route Uyuni-Potosi est sublime (photo 13).



13 - superbe route et superbe lumière entre Uyuni et Potosi

La ville de Potosi semble figée dans le temps, comme un décor de théâtre immuable. Les rues assiégées par les fils électriques, les bâtiments, à peine restaurés, aux murs décrépis et les balcons ouvragés, lui confèrent un aspect bien particulier, unique (photos 14 et 15).





14 et 15 - Potosi, figée dans le temps ...

A plus de 4 000 m d'altitude, frappée par le blizzard des Andes et le soleil si proche, s'étage la ville de Potosi, abritant 250 000 habitants. Construite au pied du Cerro (mont) Rico, elle a été inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1987 et a été déclarée en péril en 2014 : en cause les activités minières incessantes et incontrôlées dans la montagne du Cerro Rico, si proche de la ville (photo 16), qui risque de s'effondrer et de détruire la cité coloniale du XVI^e siècle.



16 - ... construite au pied du Cerro Rico

La demande croissante de la Chine, devenue très gourmande en consommation de matières premières (zinc, cuivre, argent, étain...) en est la cause principale. Les richesses qui dorment dans les entrailles du Cerro Rico sont estimées à environ 30 milliards de dollars. Les mines ne sont pas prêtes de fermer, et les risques d'accidents ne cesse de s'accroître de jour en jour.

Samedi 8 décembre 2018

Info N° 33

ORURO

A Oruro, où nous sommes passés deux fois (entre La Paz et le salar d'Uyuni, puis au retour du salar avant de prendre la direction du Chili), nous sommes hébergés chez les sœurs, à l'hospice des vieux. Qui plus est, nous sommes nourris : une bonne adresse trouvée par hasard.

Oruro est surtout célèbre, dans toute l'Amérique du sud, pour son grand carnaval de février, le plus important après celui de Rio. A défaut d'y être en février, nous parcourons le secteur où sont fabriqués les costumes (photos 1 et 2).



1 et 2 - les costumes sont prêts pour le prochain carnaval

INSOLITE

- en Bolivie, il est tout aussi rare de voir un homme assis par terre qu'une femme assise sur une chaise, tout du moins dans la rue (photos 3 à 8)





- le quinoa, riche en fer et protéines, accompagne de nombreux plats et soupes. Il est cultivé sur l'Altiplano, entre 3 500 et 4 000 m d'altitude (photo 9). Le quinoa adore les sols pauvres, exposés au gel, à la sécheresse, aux vents violents et à la forte radiation solaire due à l'altitude



9 - le quinoa est cultivé au-dessus de 3 500 m



- l'hygiène n'est pas la préoccupation première des Boliviens. On nous a souvent offert des chambres, avec des lits ou matelas à la propreté limite (photo 10).



10 - ni très propre, ni très confortable, la chambre de cet hôtel



LA SALTEÑA

Nous avons souvent mangé des salteñas (photo 11), la spécialité bolivienne par excellence. Ce chausson, fourré à la viande, pommes de terre, œufs, olives, petits pois et sauce pimentée est aussi délicieux que délicat à manger.



3 à 8 - les femmes boliviennes font leur commerce ou leurs réunions assises par terre



11 - les salteñas, spécialités boliviennes, sortent du four

Pour manger une salteña : la prendre délicatement entre le pouce, l'index et l'annulaire. L'agiter afin que le jus revienne vers la base du chausson. Croquer délicatement le bout supérieur de la salteña. Attaquer doucement la garniture tout en surveillant le jus qui n'attend qu'un moment de distraction pour s'échapper. Finir en croquant par palier le chausson. Il faut être né en Bolivie pour ne pas tâcher le tee-shirt en mangeant une salteña. Selon les statistiques, les fuites de salteña sont la première source de tâches en Bolivie.

DERNIERS COUPS DE PÉDALES EN BOLIVIE

Jusqu'aux derniers kilomètres, les routes boliviennes, sur l'Altiplano, nous ont offert des paysages remarquables (photos 12 à 14).



12 à 14 - un festival de couleurs le long des routes boliviennes

Pour terminer avec la Bolivie, quelques portraits pris sur le vif à La Paz (photos 15 à 17).



15 à 17 - portraits boliviens

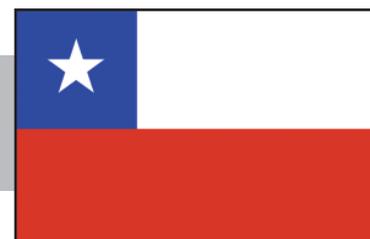
Chili

Samedi 15 décembre 2018

Info N° 34

NORD DU CHILI

Le Chili présente une grande diversité de paysages. C'est une bande de terre de 4 300 km, du nord au sud, sur 100 à 200 km



de large, délimité à l'est par la cordillère des Andes (qui fait frontière naturelle avec la Bolivie et l'Argentine), et à l'ouest par l'océan Pacifique. La cordillère culmine à 6 893 m à l'Ojos del Salado, le volcan actif le plus haut du monde.

Parallèlement à la cordillère des Andes, s'étire la cordillère de la côte (environ 1 500 m de haut). Entre les deux cordillères

s'étale la plaine centrale. Cette configuration est unique au monde.

Après avoir roulé presque deux mois au-dessus de 3 500 m, nous décidons de quitter l'Altiplano pour longer la côte Pacifique chilienne.

Les premiers tours de roues, maintenant sur l'Altiplano chilien, nous permettent de saluer, une dernière fois, les lamas et alpagas (photo 1).



1 - ce sera nos derniers lamas et alpagas de l'année

Une surprise de taille nous attend. Avant de plonger vers la mer, il reste un col à franchir (photo 2). Ce sera notre plus haut jamais atteint. Ce fut certainement l'étape la plus difficile du voyage. Outre l'altitude, la route s'élève, à plusieurs reprises, à 4 300 m, pour redescendre sous les 4 000 m, avant d'atteindre son point culminant à 4 351 m. Croyant en avoir terminé, on espérait avec impatience la descente, mais après être descendue à 3 800 m, la route remonte à 4 300 m, et cela à plusieurs reprises. Après 90 km de haute montagne, le magnifique chalet, qui nous est offert, pour la nuit, à Chismiza, fut un réel bonheur. Heureusement, les WC sur la route nous permettent de souffler un peu (photo 3) !



2 - notre plus haut, à bicyclette, jamais atteint



3 - inattendu, un WC dans la montagne !

82 km, le jour suivant, principalement de la descente, pour arriver à Huara, dans la plaine centrale. Le directeur de la mairie, qui a fait ses études en France, nous offre l'hôtel. Cette hospitalité se confirmera les jours suivants. Les Chiliens nous aident, nous trouvent toujours une solution pour la nuit, nous reçoivent chez eux, bien plus que dans tous les autres pays d'Amérique latine.

Entre Huara et la côte, nous faisons un arrêt à Humberstone. Il y a de nombreuses villes fantômes au nord du Chili. Humberstone, ancienne ville minière, en est une (photo 4). Le site était spécialisé dans l'extraction du salpêtre. Réduit en poudre, le salpêtre, dès 1830, était exporté, en grande quantité, vers les USA et l'Europe, pour alimenter les armes à feu. C'est l'Anglais, Santiago Humberstone, qui a mis au point, en 1876, une nouvelle méthode d'élaboration du salpêtre, pour le transformer en poudre magique, et qui donna son nom à la ville. Alors que les exportations diminuent, la guerre de 1914-1918 procure une nouvelle jeunesse à la poudre : les mines tournent à fond. Le salpêtre servait aussi pour l'agriculture. A partir de 1930, la modernisation des armes et les nouveaux engrais chimiques achevèrent l'aventure du salpêtre.



4 - Humberstone, une des villes fantômes du nord Chili

IQUIQUE

C'est la première ville que nous visitons au Chili. Coincée sur une étroite bande, entre la mer et la cordillère côtière, Iquique est considérée comme la capitale mondiale de la pratique du parapente. Iquique est aussi une station balnéaire qui attire nombre de touristes sur ses plages (photo 5). C'est au niveau du port d'Iquique que nous passons un moment à observer une colonie de lions de mer (photo 6).



5 - populaires, les plages d'Iquique



6 - une colonie de lions de mer se prélassse près du port

Seules des autoroutes permettent d'arriver et de repartir de cette ville : autoroutes interdites aux cyclistes (photo 7). Comme il n'y a pas d'autres alternatives, nous les empruntons, comme tous les autres cyclotouristes qui passent par là.



7 - nous sommes en infraction, mais nous ne pouvons pas faire autrement

QUEL DÉSERT !

De la frontière nord du Chili, avec le Pérou, jusqu'à Copiapó, il n'y a rien d'autre que du désert, rien que du désert : plus de 1 250 km de côte sans un arbre, sans un buisson, sans une touffe d'herbe. Ici, il ne pleut quasiment jamais ; tout au plus, une à deux averses par an, les bonnes années. Les grosses averses, dévastatrices, ne sont pas souhaitées. Dans le meilleur des cas, les habitations, au pied des dunes, se retrouvent sous un mètre d'eau. Dans le pire des cas, c'est la falaise de sable qui glisse vers le bas, entraînant tout sur son passage. Les températures sont agréables, de 20 à 28°C, très supportables grâce au vent frais. Le vent n'est pas notre ami. Il souffle immuablement d'est le matin, et nous met des bâtons dans les roues, dès midi, en soufflant du sud, face à nous. Il forcite en cours d'après-midi, pour souffler en rafales à plus de 40 km/h.

La route, très vallonnée, construite à flanc de falaise, serpente entre les dunes, tantôt près de la mer (photo 8), tantôt à l'assaut des dunes (photo 9). De temps en temps, en contrebas, toujours un peu loin de la route, accessible seulement par des pistes, un hameau (photo 10) nous permet de ravitailler ou d'espérer un logement pour la nuit. Les paysages, qui peuvent sembler monotones, varient énormément malgré la monochromie (photo 11).



8 et 9 - la route côtière, désertique, entre mer et montagne



10 - un village de place en place, environ tous les 50 km, permet de ravitailler



11 - les dunes prennent parfois de bien belles couleurs

Les amateurs de golf peuvent même s'adonner, à leur sport favori, au cœur du désert (photo 12). Ces terrains de golf ne nécessitent pas une grosse consommation d'eau pour entretenir la pelouse !

Mercredi 26 décembre 2018

Info N° 35



12 - chaque grande ville possède son terrain de golf dans le désert

Les vautours sont présents, en grand nombre, tout le long de la côte (photo 13).



13 - les vautours se plaisent sous ces latitudes

Le Pacifique, côté ouest, nous régale de couchers de soleil différents tous les soirs (photos 14 et 15).



14 et 15 - des couchers de soleil différents tous les soirs

L'HABITAT DU DÉSERT CÔTIER

Le Chili est un pays riche, notamment grâce aux nombreuses mines (cuivre, or, argent, et nitrates, lithium, iode). En conséquence, le coût de la vie est élevé, certainement le plus élevé d'Amérique du sud. Les prix ne sont pas loin d'égaliser ceux de France. Cependant, le gâteau est mal réparti. De nombreux Chiliens n'ont rien d'autre que le salaire minimum, soit seulement 350 €/mois, pour 45 h de travail par semaine. Ceux qui vivent dans les campagnes ou dans les hameaux de la côte sont les plus mal lotis. Il y aurait plus de 30% de Chiliens vivant sous le seuil de pauvreté dans ce riche pays.

De nombreux villages côtiers ne sont construits que de cabanes (photo 1) fabriquées avec de la récupération (photos 2 à 5). Néanmoins, l'intérieur est propre, bien décoré, bien arrangé.



1 - un village côtier traditionnel





2 à 5 - les maisons sont construites en matériaux de récupération

Les pêcheurs se sont révoltés, il y a quelques jours, bloquant l'unique route côtière, en brûlant des voitures (photo 6), en particulier celles qui ne fonctionnent plus. La concurrence des gros chalutiers ne leur laisse que des miettes, ne leur permettant plus de vivre.



6 - les pêcheurs, mécontents, brûlent des voitures pour bloquer les routes

Nous avons été invités, à de nombreuses reprises, par les habitants de ces cabanes. Un homme, dans un minuscule village, est allé dormir chez un voisin pour nous laisser sa cabane (photo 7), équipée d'un lit dans l'unique pièce. Pour les WC, il fallait aller derrière, dans les dunes. Pour la toilette, il n'y avait que les bidons d'eau. Il n'y avait ni eau courante, ni électricité. Les villages les plus riches possèdent une usine de désalinisation d'eau de mer. Dans les plus petits villages, l'eau est livrée par des camions-citernes. L'eau doit être utilisée avec modération.



7 - une nuit dans cette habitation

ANTOFAGASTA

Antofagasta est la deuxième ville importante que nous traversons au Chili. Nous sommes hébergés trois nuits chez Evelyn, membre couchsurfing. Outre les plages qui attirent nombre de touristes, la ville n'a rien de très intéressant. Comme dans toutes les autres villes, les locaux se plaisent à flâner dans les rues piétonnes (photo 8), ressemblant aux rues piétonnes de Paris, New York, Pékin... Les boutiques sont achalandées de produits made in China, identiques à ceux que l'on trouve maintenant dans le monde entier.



8 - rue piétonne à Antofagasta

Peu avant Antofagasta, un petit détour nous a permis de découvrir le superbe site côtier de La Portada (photo 9) : un rocher percé, un site battu par les vents et les vagues, repère de nombreuses colonies d'oiseaux marins.



9 - site rocheux de La Portada

Tout le long de la côte, les rochers, où nichent ou se reposent les oiseaux marins, sont facilement identifiables à leur couleur blanche (photos 10 et 11).



10 et 11 - couverts de fientes, les rochers où nichent les oiseaux marins sont facilement identifiables

Dès que la route quitte la côte pour s'enfoncer dans les terres, les températures grimpent pour atteindre ou dépasser les 30°C à l'ombre. Ces températures incitent à s'habiller légèrement, la longueur des shorts s'en ressent (photo 12). A quand les shorts string ? Les trottoirs des villes gagneraient en attrait.



12 - les shorts ne sont pas bien longs au Chili

INTERDITS ET OBLIGATIONS

Le Chili est policé, prenant exemple sur les pays européens. Les interdits et obligations sont nombreux.

A bicyclette, le casque et le gilet jaune sont obligatoires.

Il est interdit de traverser les rues si le piéton est rouge.

Il est interdit aux automobilistes de renverser les cyclistes et les piétons, ce qui est exceptionnel en Amérique du sud ! Par conséquent, les chauffeurs s'arrêtent systématiquement dès qu'on approche un passage piéton : c'est déroutant !

Le taux d'alcool, pour conduire, est de 0 ; ce qui est catastrophique pour l'obésité. Les restaurants ne servent que des sodas !

Une loi vient d'être votée, interdisant les sacs plastique. La mise en application est imminente : c'est une première en Amérique du sud.

Le Chili est fier de son ceviche. Il ne tient pourtant pas la comparaison avec un ceviche péruvien. Même s'il y a ressemblance (photo 13), le goût n'est pas tout à fait le même. Les restaurants n'ont ici pas le droit de servir du poisson cru. Il est également déconseillé de déguster des huîtres crues.



13 - la recette est la même que pour le ceviche péruvien, mais le poisson n'est pas cru

Recette du jour

MOTE CON HUESILLO

(photo 14)



14 - mote con huesillo, dessert typique chilien

Le mote con huesillo est un dessert typique du Chili. Rafraîchissant, il est vendu, dès le début de l'été, dans des stands de plage ou des stands de rue.

Ingrédients pour 4 personnes :

250 g de pêches déshydratées - 100 g de sucre - 100 g de sucre muscovado (sucre de canne non raffiné) - 250 g de blé précuit (Ebly)

Nettoyer à grande eau les pêches déshydratées. Laisser les tremper toute la nuit (12 heures) dans un litre d'eau environ. Pour obtenir le sirop, amener à ébullition l'eau de trempage des pêches et faire cuire pendant 45 mn à feu moyen avec le sucre muscovado. Ajouter le sucre blanc et cuire 30 mn supplémentaires. Quand les pêches commencent à flotter, retirer du feu et laisser refroidir.

Ensuite cuire le blé.

Servir le mote bien frais dans de grands verres (50cl). Verser deux cuillères à soupe de blé, ajouter deux pêches et recouvrir de sirop.

Bonne dégustation

VÉGÉTATION, ENFIN !

Au sud d'Antofagasta, nous empruntons de petites routes côtières dites basiques (photo 1). La couche de goudron est mince. Il faut garder les sens en éveil, en particulier la vue, pour éviter les plus gros trous. Ça roule moins bien que sur un bon goudron, mais tout de même mieux que sur les portions en cailloux.

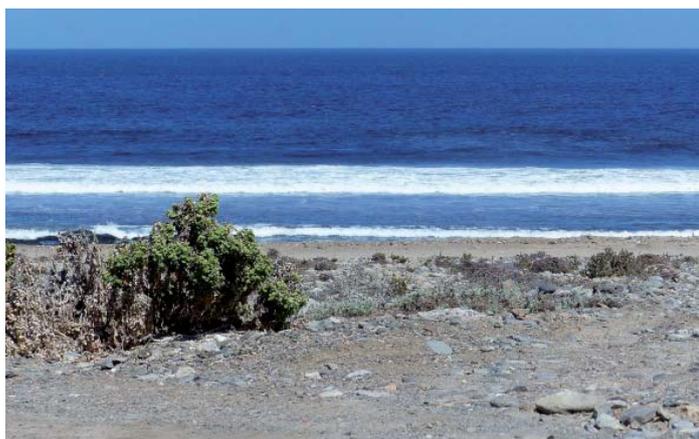
Il faudra encore plusieurs centaines de kilomètres, passé Antofagasta, pour qu'apparaisse le premier buisson, au pied des dunes (photo 2), puis face à la mer (photo 3). En approchant la ville de Copiapó, les brumes matinales, plus nombreuses, favorisent la survie de quelques plantes. Les moins assoiffées peuvent se multiplier (photo 4), et même fleurir (photos 5 et 6). Il faut rester patient pour voir les paysages verdier. Les zones complètement désertiques sont encore nombreuses (photo 7).



1 - sortis de l'autoroute, nous empruntons des routes basiques



2 - ce n'est pas un mirage, il y a maintenant des buissons au pied des dunes



3 - buisson solitaire face à la mer



4 - ceux-ci se sont multipliés



5 - certains sont fleuris



6 - une couronne de fleurs



7 - le désert reprend le dessus

Au sud de Copiapó, nous traversons le désert fleuri. En fait, il n'est couvert de fleurs qu'après un épisode pluvieux. En 2018, il n'est pas tombé une seule goutte d'eau ! Seuls les cactus arborent quelques fleurs (photo 8).



8 - cette année, dans le désert fleuri, seuls les cactus ont fleuri

Nous continuons, entre deux villes, à passer nos nuits dans de petits villages quasiment inhabités (photo 9). Dans tous ces villages, seuls quelques pêcheurs y vivent à l'année. Toutes les autres cabanes ne seront habitées qu'en janvier et février (vacances d'été). Les villages vont passer d'une cinquantaine d'habitants à plusieurs milliers. Quelques problèmes vont survenir. Les policiers, absents le reste de l'année, vont prendre leur fonction pendant deux mois (une quinzaine par village). Les camions-citernes vont faire des va-et-vient incessants pour alimenter en eau les cuves individuelles. Le puissant groupe électrogène, qui alimente tout le village, fonctionnera de 21h à minuit.



9 - Barranquilla, cinquante habitants

Les couchers de soleil nous émerveillent tous les soirs (voir info 35), les leviers de lune sont tout aussi spectaculaires (photo 10).



10 - lever de lune

LA VALLÉE DE HUASCO

Quand on arrive à Huasco, on a l'impression d'avoir changé de planète : de l'herbe, des arbres (photo 11) ; il y avait longtemps que l'on n'en avait pas vus ! Les plantations d'oliviers ont la part belle dans cette vallée (photo 12). C'est ici qu'ont élu domicile les ibis mandores (photo 13).



11 - que d'herbe, que d'arbres, que c'est beau !



12 - la vallée est riche en plantations d'oliviers



13 - l'ibis mandore se plaît à vivre ici

Nous avons remonté cette vallée de Huasco à Vallenar : un intermède au cœur du désert inhospitalier, aussi effrayant qu'attachant. Passé Vallenar, la route redevient désertique.

NOËL AU CHILI

Cornelia et Felipe (photo 14), membres couchsurfing, ont accepté de nous recevoir le soir du 24 décembre. Cornelia, infirmière, et Felipe, policier, travaillaient tous deux les 24 et 25 décembre. Leurs familles habitant au sud du Chili, ils étaient seuls pour les fêtes.



14 - réveillon de Noël chez Cornelia et Felipe

Le dîner de réveillon a été servi à 22h30, heure à laquelle sont pris les dîners, tous les jours, au Chili. Comme les autres jours, le repas est constitué d'un plat unique, toutefois plus raffiné qu'à l'habitude : une grosse tomate farcie aux olives, au maïs et aux champignons, des pommes dauphine et une escalope de poulet garnie de lard et de fromage (photo 15). Un vin chilien, au demeurant excellent, est ouvert pour l'occasion. S'en suit le gâteau de Pâques, étonnement une spécialité de Noël. On termine la soirée avec un pisco : du pisco chilien mélangé à du Coca-Cola.



15 - l'assiette du réveillon de Noël

Nous étions seuls le soir du 31 décembre, dans une belle « cabanas » : un chalet bien équipé, avec chambre, cuisine, coin repas et coin salon. Nous avons sorti nos réserves de nos sacoches, pour un dîner en tête à tête, arrosé d'un vin chilien, offert la veille.

INSOLITE

Les enfants chiliens les plus défavorisés déposent une lettre au Père Noël à la Poste, dans de grands bacs prévus à cet effet. Pendant près d'un mois, les familles qui veulent faire plaisir trient et choisissent une ou plusieurs lettres (photo 16) pour honorer les demandes de cadeaux des enfants.



16 - au Chili, les vœux des enfants au Père Noël seront, pour la plupart, exaucés

Mardi 22 janvier 2019

Info N° 37

CAP AU SUD

Notre itinéraire chilien se poursuit en direction du sud, sur la route 5 transformée en autoroute. Nous n'avons guère le choix de l'itinéraire. La plupart du temps, il n'y a que cette autoroute entre la mer et la cordillère. Le plat n'existe pas, la route hésite entre les bosses et les creux, toujours un peu loin du Pacifique pour profiter d'une vue sur mer. Quelques variantes sont possibles. Il faut alors emprunter de petites routes, quelquefois en mauvais goudron ou en terre, pour accéder à la côte (photo 1). Les variantes nous ramènent inexorablement vers l'autoroute 5, la colonne vertébrale routière du Chili, rallongeant l'itinéraire de pas mal de kilomètres. Côté cordillère, côté est, il n'y a rien d'autre que des routes perpendiculaires à la côte, qui montent en altitude, en direction de l'Argentine, mais, la plupart du temps, sans franchir la haute cordillère. Il faut alors revenir au point de départ.



1 - l'autoroute ne passe pas si près de la mer, il faut faire de grands détours pour accéder à la côte

Variante N°1 : L'île Chañaral

A Domeyko, une petite route, récemment goudronnée, mène à Caleta Chañaral de Aceituna. De ce hameau côtier, partent les bateaux pour l'île Chañaral, réserve nationale des pingouins de Humboldt. Nos premières rencontres animalières sont les goélands dominicains (photo 2), nombreux sur les côtes. Le 1^{er} janvier, nous avons pris un bateau pour l'île des pingouins. Nous sommes restés sur notre faim. L'île est interdite d'accès. L'approche en bateau n'est pas facile. Sans pouvoir stabiliser le bateau, à cause d'une mer forte, les prises de vues sont bien difficiles, d'autant plus que les pingouins, pas bien grands, et perchés au sommet des rochers, sont rares (photo 3). Nous apercevons tout

de même nombre de lions de mer et, furtivement, un dauphin. Nous ne verrons pas les baleines, pourtant présentes en cette saison. La mer, trop houleuse, ne permet pas au capitaine du bateau de les localiser pour s'en approcher.



2 - les goélands dominicains sont présents tout au long de la côte



3 - pingouins de Humboldt, sur l'île Chañaral

En 2005, l'île comptait 22 000 pingouins. Il n'y en a plus que 300 aujourd'hui ! Plusieurs causes expliquent cette hécatombe :

- le réchauffement des eaux qui déplace les bancs de poissons dont se nourrissent les pingouins
- les lions de mer, de plus en plus nombreux, qui se nourrissent des pingouins
- l'homme qui, en pêchant à la dynamite, est le premier responsable de ce déclin

Variante N°2 : la vallée del Elqui

Nous allons remonter la vallée del Elqui jusqu'à Vicuña, puis Diaguitas, sur environ 80 km. C'est un aller-retour.

C'est une superbe vallée, traversée par la rivière Elqui provenant des neiges éternelles de la cordillère (pour combien de temps ?). Un barrage a été construit sur la rivière (photos 4 et 5).



4 - la vallée del Elqui, vue du barrage



5 - vue sur le lac de barrage

La vallée est le lieu d'une intense activité vinicole (photo 6). La vigne est surtout utilisée pour la fabrication du pisco, même si quelques plantations sont destinées au vin. Nous avons visité une fabrique de pisco artisanale (photo 7). ABA pisquera est une toute petite exploitation comparée aux géants du pisco installés dans la vallée. Quelques chiffres : cette entreprise familiale ne possède que 60 000 pieds de vigne sur 40 hectares. Un seul pied de vigne nécessite 300 000 litres d'eau par an ! Un pied de vigne produit 40 kilos de raisin pour une à deux bouteilles de pisco. Une à trois années sont nécessaires pour obtenir un pisco. 70% des 5 000 bouteilles produites par an sont exportés au Canada et en Angleterre.



6 - plantations de vigne dans toute la vallée



7 - visite d'une fabrique artisanale de pisco

Le pisco chilien, sous cette appellation, est introuvable en France. Pour la France, le terme «pisco» est une indication géographique

protégée relative au port de Pisco, au Pérou. Cette eau de vie est importée en France, sous d'autres appellations.

L'eau, nécessaire aux millions de pieds de vigne de la vallée, provient uniquement de la rivière. L'année 2018 n'a bénéficié que de trois averses. Ce n'est pas avec ça que les vignes trouvent leur bonheur !

Revenus de la vallée del Elqui, nous arrivons à La Serena, ville balnéaire renommée pour ses six kilomètres de plages, bien agréables en cette saison (photo 8).



8 - joli point de vue sur la plage de La Serena

MÉTÉO

La côte Pacifique chilienne serait presque froide. En ce moment, en plein été, les températures oscillent entre 20 et 25°C. Les matinées sont agréables, sans trop de vent, même si le soleil n'arrive guère avant 11h ou midi. Les après-midi, toujours très ensoleillés, sont plus frais, en raison de l'influence du courant marin de Humboldt, en provenance de l'Antarctique. Le vent, toujours froid, en provenance du sud, se renforce dès midi, pour souffler, tous les jours, en après-midi, avec violence. Les brumes matinales font le bonheur de la brasserie Atrapaniebla (attrape brouillard). D'immenses filets, installés sur la côte, permettent de capturer 2 000 litres d'eau par semaine qui serviront à fabriquer la seule bière au monde produite avec l'eau des nuages, au demeurant excellente.

Dès que l'on s'éloigne de la côte, d'à peine 20 km, le vent, moins violent, devient chaud. En cette saison estivale, il fait tous les jours entre 30 et 35°C et, il ne pleut jamais. Cependant, les soirées sont fraîches (photo 9).



9 - chaud la journée, frais le soir

À TABLE

La journée commence tard au Chili. Les magasins n'ouvrent pas avant 10h. Le petit déjeuner est généralement pris entre 8h et 10h. Il est composé de thé ou de café, de pain, d'œufs brouillés, de jambon et de fromage.

Le déjeuner se prend entre 14 et 15h, à l'heure où les magasins ferment (en général de 14h à 17 ou 18h). C'est le repas le plus copieux de la journée (photo 10).



10 - déjeuner

Les Chiliens ne peuvent pas se passer de leur quatre heures, qui se prend vers 19 ou 20h. Au menu de cette collation : une part de gâteau ou une coupe de glace, ou encore un énorme hot-dog (photo 11), accompagné d'un jus de fruit ou d'un thé. Dans les familles les plus pauvres, cette collation fera office de dîner.

Le dîner, quant à lui, est servi vers 22h. En général, assez léger, il peut aussi être copieux (photos 12 et 13). Au Chili, les assiettes sont bien garnies. Les quantités sont parfois surprenantes (photo 14). La mer, généreuse, fournit de gros poissons et de gros fruits de mer (photo 15).



11 - completo, le hot-dog chilien



12 - pour commencer : une assiette de salade, pommes de terre, tomates, cœurs de palmier, avocat...



13 - ... suivie d'un gros empanada aux fruits de mer et d'un poisson/frites



14 - une telle glace, est-ce bien raisonnable ?



15 - assiette de moules géantes, généralement mangées crues

LE GUANACO

Le guanaco (photo 16) fait partie de la famille des camélidés. Contrairement au lama et à l'alpaga, et comme son cousin la vigogne, il ne vit qu'à l'état sauvage. Alors que les autres camélidés ne se plaisent que sur les hauts plateaux, entre 3 500 et 4 500 m d'altitude, le guanaco peut vivre à très basse altitude. C'est proche de la mer, que nous l'avons rencontré, à plusieurs reprises, en petits groupes. Les plus gros mâles peuvent peser jusqu'à 140 kg. Il peut être très violent face à ses prédateurs : le puma, ainsi que le condor qui s'attaque aux jeunes animaux. Il mord, crache et frappe avec son cou et ses pattes arrière. Il peut courir jusqu'à 65 km/h pour semer un puma. L'homme est son ennemi le plus redoutable. Malgré qu'il soit protégé, le guanaco est toujours chassé pour sa fourrure. Sa population est estimée entre 400 000 et 600 000 individus, alors qu'ils étaient 50 millions en 1800, soit une baisse d'environ 99 % de leur population !



16 - élégants, les guanacos

DERNIÈRE MINUTE

Nous avons vécu, samedi dernier, à 22h30, alors que nous étions à table, le sixième tremblement de terre du voyage. L'épicentre, d'une magnitude de 6,7, était situé dans la région de La Serena, où nous étions la semaine dernière, à 350 km d'ici.

Dimanche 3 février 2019

Info N° 38

VALPARAISO



1 - Valparaiso, une ville portuaire colorée, et mystérieuse

Nous clôturons cette aventure 2018 par une balade dans les rues de Valparaiso. Nous serons en France prochainement, pour quelques semaines, avant de repartir en Amérique du sud, pour ce qui sera peut-être la dernière année de notre voyage à vélo.

Valparaiso, la perle du Pacifique, a conservé le charme d'une ville portuaire mystérieuse. C'est un enchevêtrement de maisons lézardées par les tremblements de terre : un agglutinement disparate et désordonné. Des maisons empilées les unes sur les autres, qui remuent, qui vivent de l'incertitude du lendemain ; elles tombent et se renouvellent.

Valparaiso, adossée à 42 collines, est un labyrinthe de ruelles et d'escaliers. C'est la ville des ascenseurs (plutôt des funiculaires) brinquebalants. C'est une ville aux mille couleurs, aux perspectives qui changent à chaque pas, recouverte de graffitis et de murs peints.

Toute cette atmosphère a inspiré poètes, peintres et écrivains. On peut la trouver sale et sans intérêt, mais on n'y est pas insensible. Pour notre part, nous avons adoré.

Arpenter la ville à vélo est impossible, à pied épuisant dès que l'on quitte le centre-ville pour aller à la découverte des quartiers

construits sur les collines (les cerros). Nous avons entrepris une balade, d'environ quinze kilomètres, à la découverte des cerros. Nous avons monté et descendu plus de 3 000 marches ! On pourrait partager près de 1 000 photos de cette ville extraordinaire : en voici une poignée (photos 1 à 17). En point d'orgue, le dernier soir, nous avons été invités par Paulina et Blas (photo 18) à une fête du vin au casino de Viña del Mar (à côté de Valparaiso). Avec le billet d'entrée, qui nous a été gracieusement offert, nous avons pu déguster autant de vins que nous le souhaitions, et y retourner autant de fois que nous le pouvions !



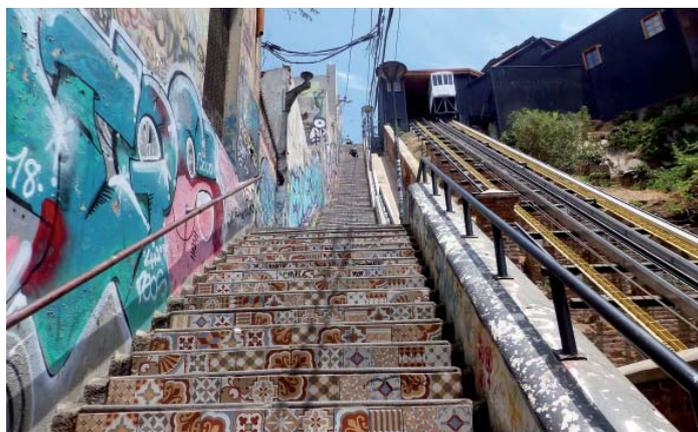
2 - vue aérienne du port et du centre-ville



3 - face au front de mer, les cerros de Valparaiso



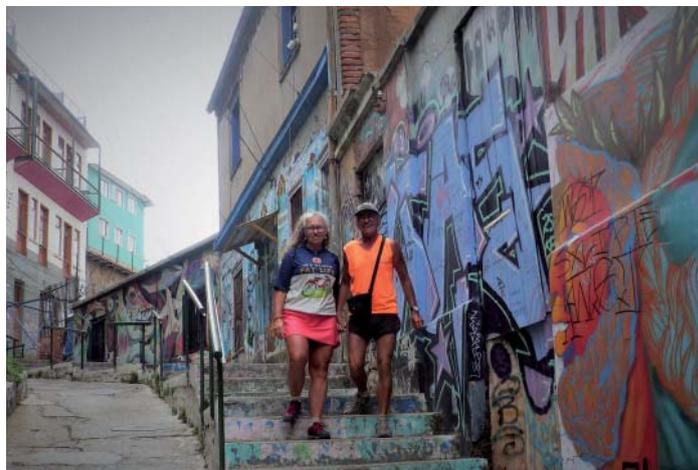
4 - seul le centre-ville est plat



5 - les « ascenseurs » et les escaliers font le charme de la ville

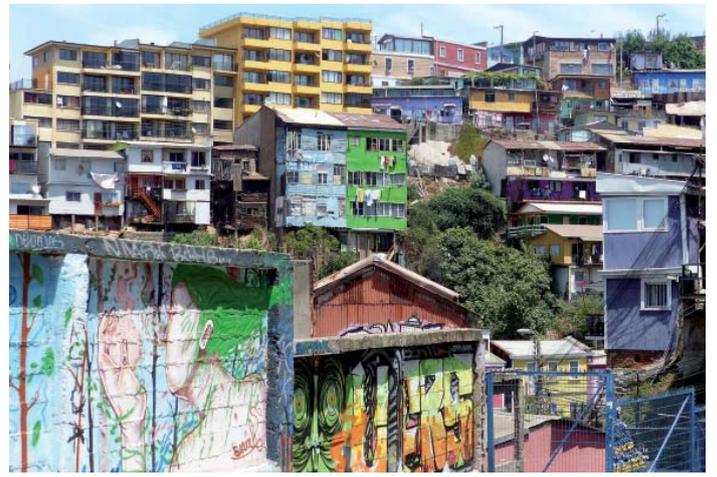


6 - funiculaire et vue sur mer



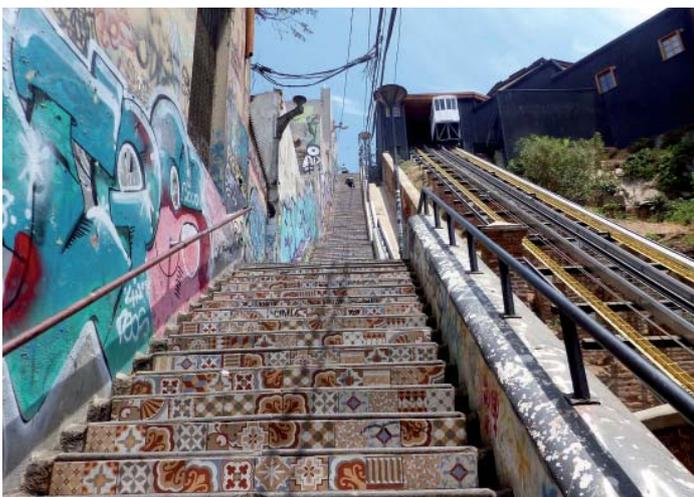
7 - il faut braver les escaliers pour sillonner les rues de Valparaiso





8 à 11 - la ville est couverte de graffitis

12 à 15 - empilage désordonné de maisons brinquebalantes et colorées



16 - comme dans toute l'Amérique latine, les chiens errants font partie du patrimoine



17 - les architectes nouveaux sont arrivés à Valparaiso : un bar à vin construit d'un empilage de containers



18 - on termine notre séjour à Valparaiso par une fête du vin

Nous serons dans quelques heures, à l'aéroport de Santiago du Chili, et le 5 février à notre domicile en France.